MONTREAL SEPTEMBRE 1947

le FILM

DIX CENTS

LOUIS JOURDAN

LE PREMIER FILM FRANÇAIS EN COULEURS, par Georges Charensol

LES ÉTOILES ARGENTÉES DE 1946, par LOUISE GILBERT-SAUVAGE (Notre correspondante à Hollywood)

2 FILMS FRANÇAIS: "LE SILENCE EST D'OR" et "LE DESTIN S'AMUSE"

ROMAN D'AMOUR COMPLET, ARTICLES ILLUSTRÉS, NOMBREUSES PHOTOS, ETC.

RADIO : CKAC a un quart de siècle — Choses vues et entendues à CBF — Potins

VIVE L'AUTOMNE...

Voici l'une des plus charmantes actrices de l'écran américain, l'une de celles qui interprètent le mieux les rôles de comédies légères. Ceux qui ont vu naguère "Christmas In Connecticut", la retrouveront ici avec son sourire spirituel et moqueur et cet air dégagé d'une personne qui sait se tirer de tous les faux-pas que veut bien suggérer le scénariste le plus fantaisiste. Barbara Stanwyck, puisque c'est bien d'elle qu'il s'agit, doit probablement une grande part de sa bonne humeur aux sports en plein air qu'elle se fait un devoir de pratiquer régulièrement. L'équitation, comme le suggère cette photo, en est un de ces derniers et non des moindres. Aux joies authentiques de cet ancien sport des rois, se joint le chic de l'accoutrement, ce qui ne manque pas de plaire à la femme. Si nous ajoutons que l'automne canadien ajoute au plaisir, nul doute que nos lectrices seront tentées de suivre l'exemple de Barbara !

VIVE L'ÉQUITATION!...

le FILM

MONTREAL, SEPTEMBRE
28e année, No 2

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

975-985 DE BULLION
MONTREAL - CANADA

Tél.: PLateau 9638*

FRED POIRIER
GEO. POIRIER
Présidents conjoints

Rédacteur en chef :
LOUIS SABOURIN
Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL
Directeur artistique :
HECTOR BRAULT
Correspondante à Hollywood
LOUISE GILBERT-SAUVAGE
Chef du tirage :
ODILON RIENDEAU

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879.

ABONNEMENT
Canada et Etats-Unis
1 an $1.60
2 ans $1.50

Heures de bureau, du lundi au vendredi :
9 h. a.m. à 5 h. p.m.

NOS REPRESENTANTS :
WILFRID DAOUST
20, 11e Avenue, Lachine (Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, S.-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, Saint-Jérôme, Joliette, etc., et les environs).

A Québec et Lévis :
ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec

Aux Trois-Rivières et au Cap-de-la-Madeleine :
PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe
Trois-Rivières

REFLECTEURS ET MICROS

On le dit et on le répète

LA CARRIERE DE DANIELLE

Danielle Darrieux, vedette de "Bethsabée" aux côtés de Georges Marchal et de Pierre Louis, fut sacrée artiste à l'âge de 14 ans lorsqu'elle devint l'inoubliable petite fille de "Ball". Sait-on qu'avant de venir au cinéma, Danielle suivait des cours de comptabilité et le soir au Conservatoire, elle étudiait le violoncelle ?

•

L'ASCENSION D'EDWIGE

Edwige Feuillère est la vedette no. 1 du cinéma français. Ainsi en ont décidé les directeurs français, et aussi le public qui réserve à cette comédienne, la plus intelligente et la plus travailleuse de toutes, un accueil chaleureux. Elle fut à ses débuts une "starlet" comme tant d'autres, mais par un travail incessant, elle parvint à égaler les meilleures artistes internationales. Après "Tant que je vivrai" et "Mam'zelle Bonaparte", voici qu'elle est la vedette d'une spirituelle comédie "Il suffit dune fois".

•

METAMORPHOSE

Metteur en scène de théâtre prestigieux, qui donna à Jean Giraudoux le cadre qu'il méritait, acteur de la scène et de l'écran, Louis Jouvet a "créé" un type nouveau : Lui-même. De bourgeois qui a mal tourné dans "Carnet de bal", il est le maître de ballet qui se venge de sa clique familiale, dans un "Revenant".

•

JEAN MARAIS

Le comédien le plus aimé des jeunes filles, l'homme qui a la plus grosse popularité en France est sans contredit Jean Marais. Il personnifie le marquis de Montauran, chef des chouans et amoureux passionné, dans le film "Les Chouans" que Calef a tiré de Balzac.

•

LES ROLES INGRATS

Le cascadeur ou cinéma évoque à la fois le cobaye du savant, l'homme de paille du financier ou le nègre de l'écrivain. Son métier consiste à doubler la vedette chaque fois que le personnage qu'elle incarne accomplit une mission périlleuse ou simplement pénible. Il est de tous les coups durs. Il ferraille à la place de Gravey dans "Le Capitaine Fracasse", encaisse les coups dans "Le Colonel Chabert", capote avec sa voiture à la place de Simone Valère dans "La Revanche de Rober-la-Honte", se laisse emporter, à soixante à l'heure, sur un attelage de wagons, à la place de Carette dans "L'Enquête du 58". Si les cascadeurs sont rarement victimes d'accidents mortels, ils ont par contre parcouru presque toute la gamme des plaies et des bosses. Parmi les plus célèbres au cinéma français, nommons : Bob Russel, Joseph Plaisant, Franck-Hom.

VIOLON D'INGRES

Blanchette Brunoy, vedette de "L'invité de la 11e heure" et du "Café à cadran", est la fille d'un médecin et la filleule de l'écrivain Georges Duhamel. Le jardin de son oncle, à Valmondois, servit de cadre aux premières évolutions théâtrales de la jeune artiste. Chacun a son violon d'Ingres ; voici celui de Blanchette Brunoy : elle sculpte des bougies.

•

LE DESSIN MENE A TOUT...

Jean Désailly, une des vedettes de "La Symphonie Pastorale" a débuté au cinéma dans "Le Voyageur de la Toussaint". Avant de venir au cinéma il était dessinateur industriel. Ce talent lui sert encore puisqu'il passe ses loisirs à broser des décors de théâtre et à réaliser des crèches pour ses deux petites filles.

•

UN NOUVEAU QUI VA BIEN

Georges Marchal, un des jeunes premiers les plus en vedette, est un acteur sobre, très beau, viril. Il eut son premier grand rôle dans "Lumière d'été" et son premier grand succès dans "Les Démons de l'Aube". Il vient de tourner "La Septième Porte" avec Maria Casarès.

•

LE COUPLE IDEAL

Il y a eu en France, un concours : celui du couple idéal au cinéma français. Jean Marais-Madeleine Sologne et Jean-Marais-Josette Day arrivent en tête dans les deux couples ex-aequo. Aussitôt après, c'est Georges Marchal-Madeleine Sologne.

•

LA RETRAITE DANS L'ETUDE

Jean Arthur, une actrice de cinéma âgée de 38 ans, vient de s'inscrire au collège Stephens de Columbia. Les cours qu'elle va suivre comprennent la biologie, les humanités, la géologie, l'équitation, le mariage et le foyer. Elle a déclaré qu'ayant travaillé toute sa vie, elle veut maintenant étudier. Son mari est Frank Ross, directeur de cinéma.

•

HONNEUR AU MERITE !

Helen Hayes, qui joue en ce moment à New-York, dans une pièce intitulée : *Happy Birthday*, s'est vue décerner par le gouverneur William Tuck de Virginie, le prix annuel *Barter*, pour la meilleure interprétation théâtrale de l'année à New-York. Ce prix consiste en : Un jambon, un plat pour le servir, un acre de terre sur le flanc d'une montagne près d'Abyngdon en Virginie et du travail pour deux jeunes acteurs choisis par la gagnante.

Ci-contre, danse basque filmée dans une scène du "Mariage de Ramuntcho", premier film français en couleurs. Au pays Basque, on a su choisir de ravissants paysages, multiplier les effets nocturnes, les contrastes d'ombre et de lumière. On a aussi fait appel à des musiciens et à des chanteurs locaux, ce qui ne manquera pas d'ajouter à la couleur proprement dite, la couleur locale d'un coin de France si extraordinairement riche en pittoresque. *Photos S.I.F., Ottawa.*

"LE MARIAGE DE RAMUNTCHO"

LE PREMIER FILM FRANÇAIS EN COULEURS

Par Georges Charensol

(EXCLUSIF AU "FILM")

Si de nombreux procédés de cinéma en couleurs sont industrialisés, il n'en est que deux qui soient actuellement employés pour les films de longs métrages, le Technicolor, mis au point aux Etats-Unis, et l'Agfacolor, d'origine allemande. Il est curieux de constater que ce sont les pays qui les ont adoptés et non ceux qui les ont découverts qui ont su tirer de ces deux procédés le meilleur parti : avec le Technicolor, les Anglais ont tourné *The Way Ahead, Cesar et Cleopatra, Henry V,* qui surclassent les productions américaines analogues. De même, en arrivant en Allemagne, les Russes ont étudié l'Agfacolor et ont obtenu dans *La Fleur de Pierre,* dans *Jeunesse de notre Pays,* des effets très supérieurs à ceux des techniciens allemands.

Les Français, dans cette compétition, ont malheureusement un sérieux retard, dû aux circonstances. Décidés à entrer dans la voie du cinéma en couleurs, ils devaient préférer l'Agfacolor d'un emploi plus facile, qui ne nécessite pas d'appareillages spéciaux et pour lequel ils pouvaient utiliser de la pellicule, plus aisément accessible. Pour ce premier essai, il faut reconnaître que les producteurs ont mis de leurs côtés toutes les chances.

Si une certaine mollesse, une tendance aux teintes trop douces caractérise l'Agfacolor, ces défauts sont moins apparents dans les scènes tournées en extérieurs, ainsi qu'on a pu le constater dans les deux bandes sur la parade de Moscou. On a donc choisi un scénario comportant de nombreuses séquences de plein air et situé dans l'une des provinces les plus "photogéniques" de France. Le cinéma en noir et blanc a déjà abondamment utilisé le pays basque et Jacques de Baroncelli, en particulier, y tourna l'un de ses premiers films. Il était précisément intitulé *Ramuntcho,* titre du roman de Pierre Loti qui l'avait inspiré. Ramuntcho est un nom assez répandu entre Saint-Jean de Luz et Saint-Jean-Pied-de-Port et on ne saurait faire grief à Pierre Apestéguy d'en avoir doté, lui aussi, le héros de l'agréable aventure qu'il nous conte dans le *Mariage de Ramuntcho.*

Elle est évidemment un peu simple, cette aventure ; c'est l'histoire d'un contrebandier qui doit disputer celle qu'il aime à une vieille fille endurcie qui se refuse à donner l'enfant dont elle a la garde à un garçon, brave, certes, mais qui vit en marge des lois. Il doit la disputer aussi à un jeune peintre de passage dans cette région si chère aux artistes et qui s'est laissé séduire par la beauté de la jeune fille.

Pourtant sa fiancée lui restera fidèle et son bonheur lui viendra de son rival : celui-ci, en effet, touché par la constance de la jeune fille, travaillera à surmonter tous les obstacles qui s'opposent à un mariage qui, finalement, constituera le clou du film. Le spectacle se termine sur une évocation des vieilles coutumes qui entourent l'hymen des Basques de bonne souche.

Mais ce déploiement de fastes folkloriques ne constitue pas le seul attrait d'une bande qui restitue avec exactitude les paysages les plus séduisants d'une province où ils abondent. Le contraste des verts paturages et des toits rouges, l'architecture si particulière des demeures basques, les costumes chatoyants s'emploient à retenir l'attention du spectateur qui oublie quelquefois qu'il est au cinéma pour se croire un touriste visitant une des régions les plus pittoresques du pays de France.

Ce qui ne veut pas dire que le metteur en scène Max de Vaucorbeil n'ait pas fait honnêtement son métier. Car c'est à l'un des plus vieux routiers du cinéma qu'on a fait appel pour tourner *Le Mariage de Ramuntcho*. Aussi, bien qu'il aborde pour la première fois la couleur, ne montre-t-il aucune gaucherie.

Il a su choisir de ravissants paysages, multiplier les effets nocturnes, les contrastes d'ombre et de lumière ; de plus, il a confié le premier rôle à un Basque authentique qui est, en même temps, un fort agréable chanteur de charme, René Dassary, et a fait appel à des musiciens et à des chanteurs locaux ; ainsi, son film prend un caractère de réalité plus authentique que le scénario, un peu simpliste, ne le laissait espérer.

Il nous reste à exprimer le voeu que la France ne se borne pas à ce premier essai et que, encouragée par le succès que *Le Mariage de Ramuntcho* va connaître, elle montre, dans ce domaine, le goût de la recherche qui la caractérise.

GEORGES CHARENSOL

En marge du même sujet, nous faisons suivre l'article ci-dessus, de quelques commentaires inspirés du deuxième film français en couleurs, intitulé "Jour de Fête" qu'on est à réaliser présentement.

L'importance et le succès du premier film français en couleur réalisé depuis la Libération, "Le Mariage de Ramuntcho", ne pouvait qu'encourager les cinéastes à tourner de nouvelles bandes en couleur. Le producteur André Paulvé a prêté son concours à une réalisation qui, bien qu'expérimentale, offrira toutes les caractéristiques d'un moyen métrage du genre comique. Pour ce film, les réalisations emploient un procédé uniquement français par sa conception et sa fabrication : le Thomson Color. "Le Mariage de Ramuntcho" était filmé sur des pellicules importées d'U.R.S.S. par le procédé "France-Agfa-Color", d'origine allemande et amélioré par les techniciens français.

Pour tourner le second film français en couleur, intitulé "Jour de Fête", les techniciens utilisent des pellicules gaufrées Thomson de 35 m/m. et, pour quelques scènes particulières, des pellicules Kodachrome de 16 mm., qui seraient agrandies au moment du tirage. Procédé français pour la prise de vue, procédé français aussi pour la prise de son, grâce au "Magnétophone", appareil qui a déjà fait ses preuves pour l'enregistrement et dont le principe est basé sur le magnétisme.

Le scénario de "Jour de Fête" est dû à Jacques Tati, un nouveau venu au cinéma, qui assure lui-même la mise en scène et joue le rôle principal.

L'action de ce film gai se situe dans une petite bourgade de l'Inde : Saint-Sévère. La municipalité a mis à la disposition des cinéastes, la place du village qui constitue l'unique décor de "Jour de Fête". L'opérateur et le "conseiller technique à la couleur" est Jean Mercanton. A ses côtés, M. Sauvageot et sept assistants de la firme "Thomson" guident de leurs conseils.

Jacques Tati, qui assume à lui seul la plus grosse part de la réalisation artistique du film, fit ses débuts au music-hall en 1935, où il mimait des compétitions sportives. Combats de boxe, matches de tennis et parties de rugby revivaient devant les spectateurs grâce à une mimique dont Jacques Tati avait le secret.

Il présenta son numéro dans toute l'Europe, puis de retour à Paris, aborda le cinéma.

Après un rôle discret dans "Sylvie et le fantôme", celui du "vrai fantôme", Jacques Tati entreprit la réalisation de quelques bandes comiques. Aujourd'hui, avec "Jour de Fête" il termine un travail de grande envergure dont le résultat est attendu impatiemment dans le monde cinématographique français.

Ci-dessous, autre scène du "Mariage de Ramuntcho" dans laquelle on reconnait GABY SYLVIA entrant à l'église au bras de FRANK VILLARD. Debout, devant le premier prie-Dieu, le célèbre MAUPI. Ce film est filmé sur des pellicules importées d'U.R.S.S. par le procédé "Franco-Agfa-Color", d'origine allemande et amélioré par les techniciens français, un procédé dit - on.

LES RECETTES, CRITERE ELOQUENT

Les étoiles argentées de 1946

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

(notre correspondante à Hollywood)

BING CROSBY arrive bon premier, dans cette course annuelle, du meilleur rapport à la "box-office" ou au guichet, ou à la vente des billets si vous préférez.

Voici les noms des dix premiers : Bing Crosby, Ingrid Bergman, Van Johnson, Gary Cooper, Bob Hope, Humphrey Bogart, Greer Garson, Margaret O'Brien, Betty Grable, Roy Rogers.

C'est la troisième année que Bing Crosby vient en tête de la liste. Ce fut "Going My Way" qui valut à Bing toute la faveur du public, d'un public qui avait d'ailleurs appris à aimer ce chanteur de ballades, et dont il gagna tout à fait les coeurs, dans sa magnifique interprétation du 'vicaire' de "Going My Way", et du

sous sa protection et lui fit faire ses études secondaires dans un lycée de sa ville natale. Il ne tarda pas à s'apercevoir du vif intérêt qu'éveillait chez sa nièce tout ce qui avait trait au théâtre et décida de l'envoyer à l'Ecole de Théâtre Dramatique de Stockholm. Un an plus tard, la jeune fille, attirée par le cinéma, se présentait à un studio, et était acceptée. C'était le début de la brillante carrière que l'on sait. Trois ans plus tard, une enquête organisée par un hebdomadaire suédois établissait que sa popularité, là-bas, dépassait déjà celle de sa compatriote, Greta Garbo.

Van Johnson, qui occupait le troisième rang, l'an dernier, cède, cette année, la place à Ingrid. Il demeure troisième avec "Easy to Wed", "No Leave, No Love", et la réédition de "Born for Trouble".

Gary Cooper en est à sa huitième apparition en tête de ce tableau d'honneur des dix. "Saratoga Trunk" et "Cloak and Dagger", sont responsables pour cette huitième mention, de même que la sympathie que les auditoires ont appris à marquer pour cet acteur de premier plan.

Bob Hope, ce comédien si populaire, gagne cette fois deux places, puisqu'il passe de la septième, à la cinquième. C'est la cinquième fois qu'il se trouve nommé parmi les bons premiers de l'écran américain. Cette fois, "Road to Utopia" et "Mr. Beaucaire" ont été ses meilleurs atouts.

Humphrey Bogart reste sixième comme devant, je me demande comment, avec un film comme "The Big Sleep".

La place occupée cette année par Greer Garson démontre éloquemment comment il est indispensable [*Lire la suite page* 35]

'Chapelain' de "The Bells of St-Mary's". Nous ne croyons pas que sa popularité diminue, encore cette année, avec ses derniers films, dont "Blue Skies". Les admirateurs de Bing Crosby attendent avec impatience deux films, qu'on nous promet depuis longtemps: *Welcome Stranger* dans lequel il retrouve son partenaire de *Going My Way*, Barry Fitzgerald, et *Emperor Waltz* dont la vedette est Joan Fontaine et dont quelques scènes ont été tournées à Jasper Park. La popularité de Crosby n'est pas près de décliner puisque son contrat radiophonique: *Philco Radio Time* a été renouvelé pour un an.

Ingrid Bergman fait, cette année, un pas énorme, puisqu'elle passe de la treizième place qu'elle occupait, au second rang. La grande popularité que lui ont valu les films: "The Bells of St-Mary's", "Saratoga Trunk", "Spellbound", et "Notorious", lui était récemment assurée alors qu'elle jouait à New-York dans Jeanne d'Arc (Joan of Arc), remportant tous les suffrages, aussi bien dans les cercles sociaux de la métropole américaine que les applaudissements au théâtre.

Il est intéressant de rappeler, à ce propos, les débuts d'Ingrid Bergman dans son pays d'origine, la Suède. Née le 29 août 1915, à Stockholm, elle devint bientôt orpheline et l'un de ses oncles paternels, de situation aisée, la prit

Page de gauche, photo du haut, GREER GARSON qui conserve encore une place enviable parmi les vedettes rapportant le plus. — A l'extrême gauche, la souriante BETTY GRABLE qui détenait le premier rang en 1943 est passée au neuvième avec "The Dolly Sisters". — Au centre, la petite MARGARET O'BRIEN qui arrive huitième. — Ci-contre, à droite, INGRID BERGMAN qui, de treizième qu'elle était, est devenue deuxième. — Ci-dessus, ROY ROGERS, qui conserve la dixième place.

LE CINEMA FRANÇAIS

"LE DESTIN S'AMUSE"

Avec DANY ROBIN *et* ANDRÉ CLAVEAU

(Production Films Ariane)

Ci-dessus, ANDRE CLAVEAU et DANY ROBIN, les deux personnages centraux du film "Le Destin s'Amuse", une captivante histoire où l'élément comique se mêle adroitement à une aventure qui entend être dramatique à son départ.

LE DESTIN S'AMUSE et, du moins nous l'espérons, il est fort probable que les spectateurs en feront autant.

L'histoire se répète, hélas ! et comme après l'autre guerre les gangsters sont de nouveau à l'ordre du jour. Ceux que nous présente la compagnie de Film *Ariane* ne sont pas bien terribles. On les prendrait pour des garçons inoffensifs et malchanceux qui, pour cette seconde raison, ont mal tourné. Quant à la jeune héroïne, elle court après les complications. Rassurez-vous d'ailleurs, tout se termine par l'un de ces *happy endings* que l'on a tant reprochés aux cinéastes de Hollywood.

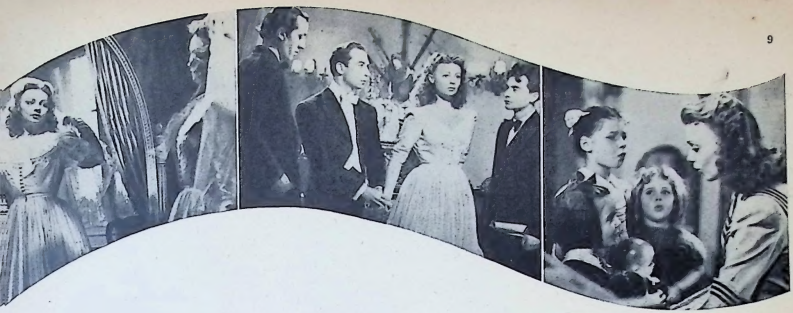
Une jeune fille, en robe de mariée, fuyant un mariage imposé par son tuteur, a recours à l'auto-stop et se fait enlever par quatre "gangsters" filant à toute allure pour monter un coup chez Laforgue, un nouveau riche qui donne une grande soirée.

Lorsqu'ils arrivent, la fête bat son plein. Le maître et la maîtresse de maison ne connaissant pas réciproquement leurs invités, nos compères en profitent pour exécuter leur plan.

Richard, le chef de la bande, est doué d'une voix magnifique et, tandis qu'il charme l'assistance par ses chansons, ses complices se chargent de faire main basse sur les bijoux et objets de valeur. Quelles ne sont pas la stupéfaction et l'inquiétude de l'un d'eux en reconnaissant au buffet, en conversation avec un ami des Laforgue, leur jeune passagère qu'ils ont laissée à l'entrée de la ville en lui indiquant la route de Paris.

Quand, leur coup terminé, nos "gangsters" retournent à leur voiture, leur étonnement est à son comble en retrouvant la jeune Gabrielle installée sur les coussins. Ils ne peuvent s'en débarrasser et la ramènent avec eux à Paris et la laissent rue du Dobropol où elle doit trouver asile chez une amie.

Nous retrouvons ici, à gauche, ANDRE CLAVEAU en habit. C'est que dans "Le Destin s'Amuse", on passe rapidement des atmosphères louches aux étincelants milieux du grand monde où des chenapans plus fantaisistes que malicieux s'imaginent faire des affaires d'or. Les aventures cocasses de ces derniers permettent à une jeune pupille (DANY ROBIN) d'éluder un mariage de raison que lui impose son tuteur mais que refuse son coeur.



Les quatre compères vont ensuite chez le receleur, marchand d'articles funéraires, appelé Tonton, qui n'a jamais voulu consentir à laisser transformer son établissement en boîte de nuit, et lui remettent leur butin de la soirée. Puis ils se rendent à leur quartier général : un petit hôtel particulier, place du Tertre. A peine arrivés, un coup de sonnette les fait tressaillir : c'est un agent qui leur ramène la jeune Gabrielle trouvée errante sur la voie publique et qui prétend habiter chez M. Richard Brunel, professeur de chant, 9 bis, place du Tertre (nom et adresse lus par la jeune fille sur la plaque de propriétaire de la voiture).

Afin d'éviter de plus amples explications Richard acquiesce, mais pour donner le change à la police qui pourrait éventuellement se montrer trop curieuse, nos gangsters le lendemain matin transforment le hall de l'immeuble en salle de cours, et recrutent de jeunes élèves dans le quartier ; Gabrielle qui pianote un peu, en sera le professeur.

Quelques jours après, un car de police plein d'agents arrive devant l'immeuble. Nos complices affolés se voient déjà en prison, mais c'est tout simplement une chorale d'agents qui vient demander au professeur Brunel de mettre au point la chanson qui

[*Lire la suite page* 35]

Avec "Le Destin s'Amuse", ANDRE CLAVEAU dont nous voyons ici le beau profil, se taille un rôle en or en interprétant le personnage de Richard, aventurier amateur et pas très malin qui tombe dans les filets de Cupidon en poursuivant une aventure plus cocasse que dramatique. Les deux bandes des hauts de pages donnent une idée de l'intéressante distribution et surtout de la diversité des situations.

BIOGRAPHIE-ECLAIR

La carrière de Fredric March

Par Georges Hette

(Exclusif au "FILM")

FREDRIC MARCH, qui tient le rôle d'un banquier, pour la première fois de sa carrière, dans "The Best Years of Our Lives", faillit en devenir un avant de se destiner au théâtre.

Jusqu'à l'obtention de ses degrés à l'université de Wisconsin, il n'avait jamais été ailleurs que dans sa ville natale. Sa matière forte, au collège, était les mathématiques, la finance, et son diplôme lui octroyait une bourse d'études de banque. Dès lors, il quitta la petite ville de Racine, où il était né, pour se rendre à New-York, où il devait recevoir son entraînement à la National City Bank à titre de commis-junior.

March, cependant, ne fit pas long feu en qualité de banquier. Tout le destinait au théâtre. Au collège, il excellait surtout dans l'art dramatique, il fut le principal orateur de l'université, pendant toute la durée de son cours, et le chef du cercle théâtral de son collège. Se trouvant en plein milieu théâtral, dans New-York, dès qu'il s'aperçut que la banque l'ennuyait trop, il se tourna vers le champ d'action de son choix.

Il s'engagea au Belasco, y fit des progrès rapides, et reçut l'offre de William Brady de se joindre à son théâtre ambulant. Il préféra, cependant, le "Théâtre Guild". Dans cette compagnie, il rencontra Florence Eldridge qu'il épousa plus tard. Ils ont deux enfants, une fille, Penelope, et un garçon, Anthony.

Après un engagement à Denver, il s'achemina vers Hollywood, où sur la scène, dans "The Royal Family" ses succès le firent remarquer, et Paramount l'engagea sous contrat. Alors, ce fut la montée de l'échelle du succès dans "The Dum-

[*Lire la suite page* 35]

D'abord destiné au monde des affaires, FREDRIC MARCH étudia sérieusement la finance et les mathématiques tout en s'occupant de théâtre amateur à l'Université de Wisconsin. Venu à New-York où il devait être directement initié au monde des affaires, il se laissa séduire par les charmes de la vie artistique. En d'autres termes, la scène l'emporta sur la National City Bank, tant et si bien que Wall Street perdit un brillant candidat. Mais il n'y a rien à regretter dans tout cela, puisqu'à l'échange, la vie cinématographique et théâtrale américaine s'enrichissait de l'un de ses membres les plus représentatifs.

Les moeurs évoluent constamment, dit-on, et la jeunesse qui se croit toujours plus "moderne" à chaque génération nouvelle s'imagine trop gratuitement que les moyens d'arriver au mariage sont changés du tout au tout en ce XXe siècle. Maureen O'Hara réfute intelligemment cette opinion comme on verra dans l'interview ci-dessous.

PENDANT les très courts moments dont pouvait disposer Maureen O'Hara, à ma dernière visite à Twentieth Century Fox, je lui demandai un seul mot en faveur de nos lectrices. « S'il s'agit d'une opinion, résultat de ma *grrrande* expérience de la vie, fait en souriant la jolie vedette, dont les cheveux châtains miroitent sous les feux des ampoules électriques, en voici une toute prête.

« Si une jeune fille désire trouver mari, elle ne doit pas être le boute-en-train de la fête ».

Je dois la regarder d'un air interrogateur, car elle poursuit aussitôt. « On croit souvent que c'est un moyen sûr d'attirer vers soi l'attention ; mais il ne vaut pas grand'chose lorsqu'il s'agit de la *demande en mariage*.

Et elle ajoute : « Oh ! les boute-en-train sont assurément populaires. Elles sont toujours bienvenues au milieu des bandes joyeuses ; mais lorsqu'un homme sérieux décide de se marier, il choisit invariablement le type tout à fait opposé à celle qui cherche à faire concurrence à ses camarades masculins. Je veux parler de celle qui ne refuse jamais le « drink », qui raconte des histoires osées, etc. Celle-là peut faire rire, mais c'est souvent à ses propres dépens, et elle ne retient pas le cœur de ceux qui semblent tant s'amuser en sa compagnie ».

— Que pensez-vous de la prude ou de la petite oie blanche ?

— Sans doute, la pruderie n'est pas acceptable, non plus. La fausse modestie est justement le défaut contraire. Entre la jeune fille qui rougit à propos de tout et qui s'offense d'un rien, et celle qui est trop évaporée ou « dans le train », si vous voulez, il y a un juste milieu. C'est celle qui sait observer ce milieu qui finit toujours par se caser, à moins de maladie, ou de raisons sérieuses n'ayant rien à voir avec sa popularité. Et puis, il y a celle qui, par carrière ou par goût, choisit le célibat.

« En général, quand un homme décide de fonder un foyer, il désire une femme qui lui fera une bonne maîtresse de maison. Il songe alors à celle qui saura élever ses enfants comme le faisait sa propre mère. Il n'a cure de celles qui sont de toutes les fêtes, et dont le « sex appeal » n'est pas la moindre qualité. C'est une compagne intéressante, certes, mais aussi capable de patience, de dévouement et de compréhension, que l'homme désire à ses côtés. »

Pour un moment, je contemple mon interlocutrice, si jolie, mariée, heureuse et maman d'une fillette de deux ans. Sur ses genoux, elle tient le scénario de son prochain film *The Homestretch*, qu'elle lisait à mon arrivée. Et je ne puis m'empêcher de l'interroger :

— Comment vous sont venues ces réflexions sérieuses ?

— En regardant ma fille, fait-elle, comme le diraient toutes les jeunes mères de mon pays. Et puis, d'après les observations de la vie sociale. Même les hommes réputés « légers », s'ils ne sont pas foncièrement mauvais, respectent et estiment une compagne de bon sens, et reviennent à raison. L'occasion, l'herbe que l'on croit plus tendre dans le pré voisin, n'est-ce pas ? . . . » fait-elle d'un air gentiment moqueur.

— Oui . . .

Je m'attendais si peu à une conversation de ce genre, que je ne puis m'empêcher de le lui avouer.

Elle me dit alors : « Quand j'avais dix-sept ans, je me prenais à envier la jeune fille « à la page » ; j'admirais ses manières, parfois un peu tapageuses, peut-être, met sa façon d'être toujours si à l'aise, même dans les pires situations, me subjuguait. La vie, les événements et beaucoup d'exemples, qui se sont passés sous mes yeux, m'ont bientôt fait changer d'avis. Les jeunes filles les plus désirables, d'après l'expérience [*Lire la suite page* 34]

UNE OPINION DE MAUREEN O'HARA

COMMENT TROUVER MARI

Par ELGE HESSE

(Exclusif au "FILM")

"THEY WON'T BELIEVE ME"

CUPIDON CHEZ THÉMIS

Avec SUSAN HAYWARD *et* ROBERT YOUNG

(Production RKO Radio Pictures)

Si la compagnie RKO était à la recherche d'un film d'action, de mystère et d'amour, elle l'a trouvé dans son nouveau succès : *They Won't Believe Me*, dont le producer est une femme, Joan Harrison. Il nous fait plaisir de croire que c'est grâce à elle que le côté sentimental de l'intrigue n'a pas été laissé dans l'ombre.

Le héros est Robert Young, toujours charmant et malgré cela indirectement responsable de la fin tragique de deux femmes. Quant à la troisième qui s'est introduite dans sa vie, elle se chargera de lui faire expier le mal qu'il a fait aux deux premières. Les trois femmes en question sont : Susan Hayward, Jane Greer et Rita Johnson. C'est dire que la distribution est excellente.

Larry Ballantine (Robert Young), un jeune homme d'affaires sans scrupules, a fait un mariage d'argent et n'a pu se soumettre aux nombreuses conséquences qu'entraîne pareille imprudence. Par conséquent, il n'est pas souvent chez lui et la vie qu'il mène au-dehors n'a rien d'édifiant.

La première scène débute à la cour de justice de Los Angeles où Larry Ballantine doit comparaître sous une accusation de meurtre. La victime n'est autre que Verna Carlson (Susan Hayward), sa secrétaire.

Cahill (Frank Ferguson), dans une éloquente plaidoirie, trace de l'accusé un portrait peu flatteur : époux infidèle, mauvais citoyen, il n'a respecté aucune loi morale. Il a menti, triché, trahi ses amis. Est-il en outre

Ci-contre, JANE GREER et ROBERT YOUNG. Jane Greer c'est la jeune journaliste Janice qui accepte d'être invitée à une joyeuse partie de pêche. Sa présence dans le ménage de son compagnon suscitera des complications qui entraîneront un drame. "They Won't Believe Me" est un film sans grand éclat, mais sobrement réalisé et racontant une histoire sentimentale remplie d'intérêt et d'émotion.

un meurtrier ? C'est ce qu'il s'agit de prouver, et, bien entendu, nous aurons la discrétion de ne pas révéler ce point essentiel du drame.

L'accusé comparaît à son tour. Il est dans la trentaine, joli garçon au sourire engageant, impeccablement vêtu, et il entreprend, au moyen de l'une de ces rétrospectives si fréquentes au cinéma, de faire passer sa vie devant les jurés appelés à décider de son sort et, si possible, de les inciter à la clémence.

Cette vie a certainement été riche en événements dramatiques : mariage mal assorti avec la riche Greta (Rita Johnson) qui ne laisse jamais oublier à son mari que c'est elle qui tient les cordons de la bourse ; rencontre de Janice (Jane Greer), une journaliste qui, comme lui, a la passion de la pêche, premier prétexte pour la revoir ; explication avec sa femme et départ du ménage pour Los Angeles où celle-ci a cru prudent d'acheter une maison.

Entre nous, cette décision est parfaitement illogique. N'est-ce pas une curieuse façon d'éloigner un mari de la tentation que de l'installer à proximité de Hollywood ? Aussi la tentation ne se fait-elle pas attendre et c'est sous les traits de Verna (Susan Hayward) qu'elle apparaît. Greta essaiera de nouveau d'éloigner son mari, en achetant cette fois un ranch dans les High Sierras. Trop tard. Rien ne peut plus arrêter le drame qui conduira Larry sur le banc des accusés.

Incidemment, il convient de remarquer qu'avec "They Won't Believe Me", Jane Greer se voit soudainement élevée au rang de grande Star. Cette jeune femme ravissante, en effet, a surpris à ce point les directeurs de RKO que ces derniers, pourtant peu enthousiastes d'ordinaire, ont exprimé leur avis en ce sens. Une courriériste fait remarquer qu'en tournant une scène de ce film dans laquelle Miss Greer paraît à son mieux, cette dernière insista pour porter des gants blancs plutôt que des gants noirs, comme avait exigé le scénariste. On lui posa des objections, alléguant enfin que s'il devait en être ainsi, il valait mieux se soumettre. Rien à faire. Jane tint tellement mordicus à son point qu'elle le gagna.

On a dit plus haut que le *producer*, Joan Harrison, est une femme. Cela est absolument vrai et l'on pourrait même ajouter que c'est une beauté, genre tout à fait cinéma. Lorsqu'elle fit sa première apparition sur le plateau de "They Won't Believe Me", techniciens et figurants furent émerveillés comme s'il se fut agi d'une star, ce qui ne manqua pas d'ajouter à leur admiration. On nous affirme du reste qu'on n'a pas fini d'entendre parler de Joan Harrison dont les talents de réalisatrice sont vraiment extraordinaires.

Le titre "They Won't Believe Me" nous indique qu'il s'agit d'un procès dans ce film. Ce procès tourne autour d'un drame sentimental qui entraîne la mort de deux femmes qui s'étaient éprises du même homme, mais qu'une troisième entend venger. Sur la photo du haut, on voit ROBERT YOUNG avec sa secrétaire, SUSAN HAYWARD, l'une des victimes. — Au centre, le même avec RITA JOHNSON pendant la scène de la séparation. — Ci-contre, avant la querelle conjugale, Rita offre à son mari un cadeau d'anniversaire.

Notre récit d'amour complet

LA FÉE DE LA TERRASSE

par

MARY LYSANE

I — CONFIDENCES

JE PEUX ENTRER, Madeleine ?

— Mais bien sûr, Juliette ! Bonjour ! ma chérie ! Tu vois, je suis encore dans mon lit !

— As-tu bien dormi, au moins ?

— Comme une marmotte !

— Je n'ai pas voulu attendre d'être habillée pour venir bavarder avec toi ! dit l'autre, désignant son gracieux peignoir pompadour. Tu permets que je m'installe ?

Tout en parlant, elle s'asseyait « en tailleur » sur le pied du lit de son amie, et un peintre eût aimer fixer le tableau qu'elles formaient ainsi toutes deux.

Juliette de Sancy, blonde à grands yeux bleus, s'apparentait, malgré ses courtes boucles, à la jeune fille rêveuse et fragile d'autrefois.

Au contraire, Madeleine Claret avait cette expression décidée et positive que l'habitude de la lutte quotidienne imprime, de nos jours, à tant de frais visages. Jolie ? Elle l'était certes, avec ses larges prunelles d'un marron fauve peu commun, ses cheveux noirs qu'une légère ondulation naturelle soulevait harmonieusement. Mais sa bouche, franche et bonne, était peut-être un peu grande. Son nez, relevé, amusant, ne rappelait en rien la ligne classique.

Or les deux amies différaient autant par la situation que par le physique, et c'est à quoi se rapportait les paroles de Madeleine, disant à sa frêle hôtesse :

— Tu as été tellement bonne de m'inviter, ma Liette ! Oh ! ne proteste pas ! Sans tes parents, sans toi, je n'aurais très probablement pas pris de vacances loin de Paris. Et celles que vous m'offrez sont incomparables ! Non seulement elles me rapprochent de toi, mais elles me rendent tout ce qui me manque depuis si longtemps !

Elle prononça ces mots, sans amertume, avec un joli sourire affectueux.

— Sais-tu, continua-t-elle sur le même ton, que j'en arrive à oublier que je fus une jeune fille riche, choyée, pour qui l'avenir se déroulait comme une belle pelouse devant une demeure bien assise ? Mais vois-tu, et ici, ses fins sourcils se rapprochèrent — je me demande comment après ces quelques semaines de « vie de château », je pourrai reprendre mon existence ordinaire... me lever le matin de bonne heure... aller au bureau... taper à la machine quarante lettres, qui ont l'air d'être toutes les mêmes... C'est cela qui me tourmente. C'est pour cela que j'ai retardé mon voyage. Je crains le retour.

— Quelle idée ! Mad ! Ah ! tu es bien trop raisonnable pour perdre jamais ton beau courage ! Tu vas profiter de ton séjour au maximum ! Je t'assure que je n'aurai aucun remords à te gâter...

énormément ! et si tu as des regrets en nous quittant, tant mieux !

« Tu reviendras plus volontiers ! Mais pourquoi ta maman ne t'a-t-elle pas accompagnée ?

— Je l'aurais beaucoup souhaité... Ma pauvre maman ! Elle aurait un si grand besoin de distraction, d'amitié... Mais elle n'a pas voulu ! Depuis la mort de papa et de notre ruine, elle se renferme en elle-même, dans ses souvenirs. Ou bien elle se tourmente terriblement à cause de Jacques...

— Comment va-t-il, ton frère ?

— Si je voulais imiter le pessimisme de maman, je te répondrais : « Il allait bien avant-hier ». Mais, ce matin, il a dû s'envoler du Bourget, pour essayer son nouvel appareil...

— Jacques Claret est un des grands espoirs de l'aviation ! coupa Juliette comme si cette affirmation avait suffi à rendre vaines toutes les craintes. Papa, le disait encore, l'autre jour, lorsque nous avons appris qu'il préparait son raid Paris-San-Francisco, par la Russie.

— Ah ! il en a eu du mal ! Tu n'imagines pas combien il est difficile d'obtenir un appareil quand on ne peut le payer que... d'espoirs ! Pourtant, il mérite tellement de réussir, mon frérot ! C'est un si chic garçon !

— Il réussira. Tu te rappelles quand il avait quinze ans, et que nous nous amusions à le mettre au défi ? Quelles imprudences ne lui avons-nous pas fait commettre, alors, pour nous prouver qu'un homme ne pouvait avoir peur de rien !

— Je me rappelle, acquiesça avec une pointe de mélancolie, la sœur de l'aviateur. Nos excursions dans les rochers de Bretagne... et cet après-midi d'orage où, nous ayant installées toutes deux dans une crevasse, il partit malgré les éclairs, malgré cette grosse boule jaune qu'on voyait de voir éclater... pour prévenir nos parents...

Un instant, les deux amies demeurèrent rêveuses, chacune regardant au fond d'elle-même ces images évoquées.

Madeleine, la première, secoua la nostalgie où elles glissaient.

— Nous sommes là à remuer du passé, à nous attendrir comme de vieilles femmes sur leur jeunesse.

Elle éclata de rire, mais Juliette ne lui fit pas écho.

— Pourquoi ne m'as-tu pas parlé de lui ?

Un nuage rose colora les joues de son interlocutrice, et Madeleine insista :

— Je croyais qu'il était aux Pins Blancs et j'ai été surprise, hier, en ne le voyant pas. C'est que j'ai hâte de le connaître, M. Marc Drive.

— Tu le feras tout à l'heure, et tous les jours durant ce mois d'août, dit en souriant Juliette. Depuis que nous sommes fiancés, ses parents ont loué la propriété voisine de la nôtre. Tu as dû apercevoir, hier au soir, cet immense parc, avec une villa blanche, cela s'appelle « Les Chimères ». La famille Drive passera, comme nous, tout l'été en Touraine.

— Quand vous mariez-vous ?

— La date reste fixée pour la deuxième quinzaine d'octobre.

— Tu dis cela sans entrain.

— C'est vrai ! Mad... Tu vas me comprendre ! Tu sais que Marc est directeur technique de l'usine Flat et Ber, à Paris ?

— Oui ! les gros fabricants de pneus ?

— Mais les Flat et Ber ont des filiales à l'étranger. Marc se trouve délégué pour aller visiter l'usine de Hollande, précisément cet automne, à cause de je ne sais quel congrès qui doit, par surcroît, réunir là-bas les plus importants vendeurs de caoutchouc. Alors, dit-elle, piteusement, figure-toi qu'il veut faire coïncider notre voyage de noces avec ce voyage d'affaires !

— Eh bien ? c'est une excellente idée ! déclara Madeleine. En automne, tu verras la Hollande sous son vrai jour. Enfin, presque, corrigea-t-elle en souriant.

— Oh ! cela m'est bien égal, assura son amie. Quoique... évidemment... J'aurais préféré autre chose pour mon voyage de noces que des paysages de brume... Mais c'est lui que je ne verrai pas, s'il est accaparé par sa mission !

— Dans ces conditions, pourquoi ne lui as-tu pas demandé de modifier ses projets ?

— J'ai toujours peur qu'il ne me juge bien... romanesque. Il est si positif... Si... Enfin, c'est tellement « Monsieur Chiffre en tout genre ».

— Mais il t'aime ?

Et comme Mlle de Sancy ne répondait pas, elle reprit, avec un peu d'angoisse :

— Il t'aime ? Oh ! Liette ! Tu n'en es pas sûre ?

La jeune fiancée secoua la tête :

Non, Mad, je n'en suis pas sûre ! A certains moments, je le crois. Puis, à d'autres, je me dis qu'un homme qui aime n'agirait pas comme il agit !

— Par exemple ?

— Oh ! c'est très difficile à raconter ! Ce sont des nuances. Ainsi, si je veux m'intéresser à ses occupations, oh ! de très loin, très discrètement, j'ai l'impression de l'importuner. Pourtant, j'ai été habituée, par maman, à « marcher sur la pointe des pieds autour du travail du chef de famille ». Tu reconnais là ses expressions ?

— Ta mère est un modèle de tact !

— Oui !... je ne crois pas que j'étais à mauvaise école ! Marc n'aura à craindre ni mes visites, ni mes coups de téléphone intempestifs à son bureau lorsqu'il sera mon mari. Je me garderai instinctivement, aussi, de le questionner le soir, sur ses soucis de la journée... Je ne chercherai qu'à les lui faire oublier, en lui créant une atmosphère de repos, de tendresse. Mais Marc, je le crains, ne cherchera, auprès de moi, qu'une distraction un peu semblable à celle qu'il pourrait trouver à jouer avec un chien.

— Comme tu exagères ! gronda gentiment Madeleine. En tout cas, tu aurais tort de laisser ce malentendu vous diviser ! Aie donc une explication franche avec lui ! Parle-lui... Comme tu viens de me parler ! Tu n'en as pas peur, j'imagine ?

— Certes non ! protesta sincèrement Mlle de Sancy.

— Et... tu l'aimes ?

— Peut-être pas comme l'on aime dans les romans ! Mais le sentiment que j'éprouve pour lui n'est pas non plus quelque chose de superficiel. Je l'admire pour son intelligence. Songe que le poste qu'il occupe, il ne l'a atteint que par ses propres mérites et à un âge relativement jeune, Marc a trente deux ans... Physiquement, je le trouve chic, beau même, tu verras...

— Evidemment ! En partant de çà, on peut, avec de la chance, arriver à l'amour ! dit la gracieuse invitée sans enthousiasme... Et... tes parents tiennent beaucoup à ce mariage ?

— Enormément ! Papa ne jure plus que par Marc et comme maman ne jure que par papa...

Un nouveau silence s'appesantit dans la jolie chambre aux tentures champêtres.

Ce fut la petite fiancée qui le rompit :

— Mais nous ne parlons que de moi ! Et toi, Maddy, quand m'annonceras-tu ?

— La rencontre du Prince Charmant ? coupa son interlocutrice. Mais le prince charmant est mort sans héritier !

— C'est un bruit qu'on fait courir ! répliqua son amie en riant.

Tout à coup, son rire s'arrêta. Avisant un livre sur la table de chevet de Madeleine.

— Des vers ! Tu as apporté un livre de vers ! Et du Sully Prudhomme !...

— Mon Dieu, oui ! Comme je retarde, n'est-ce pas ? C'est que... une petite histoire s'attache à ce recueil.

— Raconte ?

— Oh ! c'est un incident sans importance ! Tu sais que j'occupe un petit bureau contigu à celui de mon patron ? Et je t'ai dit aussi, que celui-ci, M. Navar, était un très brave homme. Mais assez brusque... original... Ah ! quand on veut s'entendre avec lui, il faut savoir faire la part des choses, et n'être pas trop susceptible.

— Ma pauvre chérie !

— Bast : Je me dis que ce n'est pas sa faute ! Il a été aux colonies et en a rapporté les fièvres. Et puis à côté de ces travers, il a tant de qualités ! Je sais aussi que je ferais beaucoup de peine à sa femme en m'en allant. Maman et elle se sont connues en pension. Enfin, suprême considération que je négligerais peut-être si j'étais seule dans la vie... C'est une excellente place... Mais j'arrive au fait. Un jour que M. Navar était en train de téléphoner, il eut besoin, pour appuyer son argumentation d'un dossier. Entendant cela, je crus bien faire en me mettant à chercher le dossier en question. Mais il se fâche ! « Vous ne le retrouverez jamais ! J'aime mieux chercher moi-même ! » etc... etc... Tout cela, sans lâcher le récepteur, si bien que le correspondant ne devait pas perdre un mot de l'algarade. Puis soudain ! « Tenez ! Prenez plutôt l'appareil et récitez des vers ». Je le regardais ahurie. Alors, parlant à nouveau dans l'appareil, il annonça à celui qui était au bout du fil « Pour qu'on ne nous coupe pas, ma secrétaire va vous réciter « *le Vase brisé* ». Il me tendit le récepteur et j'étais dans l'incapacité de dire un mot, lorsque j'entendis une voix qui me suppliait drôlement : « Oh ! non ! surtout pas *le Vase brisé*, Mademoiselle, mais si vous aimez Sully-Prudhomme ! » Je recouvrir la parole et ma nervosité se donna libre cours : « Je n'aime pas Sully-Prudhomme, Monsieur, et je me passe aisément de répéter ce *Vase brisé* que l'on devrait bien reloller une bonne fois, pour qu'on n'en parle plus ! » Tu saisis le ton ? En tout cas, j'étais tirée d'embarras. Mon interlocuteur ne me permit pas d'y retomber : « Vous devez une réparation aux mânes de Sully-Prudhomme. Moi aussi, d'ailleurs ! Nous y pourvoirons avec un petit poème un peu moins connu que le *Vase brisé* et sa verveine. Ecoutez ! Et ce fut lui qui récita :

Seul, le rêve embellit les vers !
A dépouiller de leur prestige
Les merveilles de l'univers,
Poète, quel devoir t'oblige ?

Si la Nature t'apparaît
Sous tant de formes attachantes,
N'est-ce pas pour que tu la chantes
Sans attenter à son secret ?

— Il s'interrompit pour me faire observer :

— « Chanter la nature... une chose... un être, sans attenter à son secret, n'est-ce pas, mademoiselle, l'essence même de la poésie ?

— Il me dit bien d'autres choses encore, qui témoignaient d'une âme délicate et tourmentée. Moi, je n'avais qu'à écouter. Et pourtant, il me semblait que quelque chose du fond de mon âme, répondait, acquiesçait... Tu sais ? Ce que l'on éprouve à lire un livre, qui, tout à coup, nous revèle notre propre façon de sentir...

— Oh ! oh ! Cette communion de pensée me paraît fort révélatrice ! s'écria la gracieuse hôtesse, en menaçant gentiment du doigt son amie.

— Juliette ! Comment peux-tu supposer...

— Je ne suppose pas, je constate, mademoiselle. Nous parlions de Prince charmant ! C'était l'âme sœur qu'il fallait dire !

— Quelle vilaine taquine tu fais ! Songe que je n'ai même pas su son nom. La communication n'avait pas été demandée par M. Navar et il s'agissait certainement d'une affaire nouvelle...

— A ta place, j'aurais été plus curieuse.

— Peut-être l'aurais-tu regretté ? Je préfère qu'il soit resté pour moi, une voix... comme le titre du petit poème qu'il me récita...

— Qui te croirait aussi sentimentale ?

— Ce n'est pas tout à fait cela. Si je relis, de temps en temps, ces vers charmants, c'est que j'y trouve ma petite part de rêve. Ils me rappellent que le monde est beaucoup plus fraternel qu'on ne le croit... beaucoup plus idéaliste aussi, puisque les hommes d'affaires sont encore capables de cultiver les poètes et les poètes démodés... Une petite besogneuse comme moi a souvent besoin d'encouragement et il suffit toujours de bien peu de choses.

II — UNE VOIX

Deux heures après les confidences que nous venons de surprendre, les deux amies se retrouvaient sur la terrasse des *Pins Blancs* où Mme de Sancy, avant le signal du déjeuner, réunissait ses hôtes.

— Ma chère petite Madeleine ! Vous ne pouvez pas savoir le plaisir que nous procure votre présence parmi nous ! s'écriait la châtelaine, empressée à témoigner à la plus humble de ses invitées, de la chaleur de son accueil.

Sensible à ces remarques de coeur, la jeune dactylo s'inclinait devant la mère de son amie.

A son tour, M. de Sancy s'informa, paternellement, du repos de la jeune fille.

— Notre douce Touraine va colorer ces joues-là ! dit-il en tapotant le réguier visage, un peu pâle, il est vrai.

— D'ailleurs nous ne la reverrons «en ces foyers» qu'une fois ce résultat obtenu ! déclara Juliette, passant son bras autour de la taille de son amie.

Les hôtes du château se rapprochèrent, instinctivement attirés par le gracieux spectacle.

Madeleine, la brune, en robe de toile bleue, à petit col blanc strict ; Juliette, la blonde, en organdi rose...

— Je crois que tu connais tout le monde ici ? dit Mlle de Sancy, faisant allusion aux présentations de la veille et, tandis que son amie touchait des mains, échangeait des sourires.

Il y avait là une dizaine de personnes qui représentaient les «invités à demeure» ; deux jeunes ménages ; un autre : les Maune, qui n'étaient pas encore un vieux ménage, mais qu'accompagnait une grande fille aux façons garçonnières... Notons encore, deux jeunes gens, un ingénieur, protégé de M. de Sancy, puis un autre qui affectait le genre sportif. Enfin, le frère aîné de Mme de Sancy, le comte de Brinoy, que l'on appelait «*l'oncle Croquemitaine*» sans doute par goût du paradoxe.

— Eh ! bien ! ma petite enfant, disait-il à la nouvelle arrivée, il paraît que notre cher Jacques va s'adjuger un fameux record ?

— Il l'espère, Monsieur ! répondit la jeune fille.

— C'est vrai, vous êtes la soeur de Jacques Claret ! s'écria Simone Maune qui eut été jolie... si elle eût daigner s'en donner la peine. Vous a-t-il emmenée quelquefois en avion ?

— Non ! répondit doucement Madeleine. Ce serait un de mes grands désirs. Mais... j'ai promis à maman, une fois pour toutes, de ne jamais monter.

— Pourquoi donc ? répliqua l'autre, rejetant en arrière sa tête aux cheveux plats.

— Maman n'a, avec Jacques, que trop de sujets d'émotions ! répondit Madeleine.

— Elle est comme toutes les mères ! déclara péremptoirement son interlocutrice. Elles ont peur de tout ce qu'elles ne connaissaient pas dans leur jeunesse. Aujourd'hui, l'avion présente une très grande sécurité...

— Permettez-moi d'être d'un avis différent du côtre, Mademoiselle ! émit, en s'inclinant, Robert Tarcy, le jeune ingénieur auquel s'intéressait le maître de céans.

Une imperceptible ironie vibrait dans sa voix. Son interlocutrice n'ignora pas cette nuance :

— Nous sommes souvent d'un avis très différent, Monsieur Tarcy, observa-t-elle, et le sourire que l'habitude mondaine dessinait sur ses lèvres ne rachetait qu'à peine le ton légèrement agressif...

— Accordez-moi quelque compétence en la matière.

— Parce que vous êtes dans les autos ? lança-t-elle.

— Parce que je fus aussi «dans les aéroplanes», pour me servir de votre expression. Avant de m'occuper des moteurs pour la route, je me suis occupé de la fabrication des moteurs à ailes, si j'ose dire... Assez, du moins, pour être persuadé que, dans ce domaine, tous les espoirs nous sont permis, mais que nous les avons pas encore réalisés... tous...

Elle allait répliquer.

Mais un nouvel arrivant accapara l'attention générale. Il s'agissait de Marc Drive, le fiancé.

Grand, mince, le visage énergique et brun, l'allure ferme et rythmée des conquérants, il était de ces êtres qui s'imposent, déjà, par leur seul physique.

Ayant gravi rapidement les blanches marches majestueuses, il s'inclinait devant Mme de Sancy en demandant :

— N'ai-je pas à m'excuser ?

— Non, mon cher Marc, vous n'êtes pas en retard ! répondit la châtelaine. C'est nous qui sommes très en avance.

— Lorsque je ne suis pas en avance chez vous, madame, je suis en retard ! reprit-il.

Et Simone Maune, détournant ses flèches de Robert Tarcy, marmonnait pour elle : « On n'est pas plus régence ! »

— Maddy ! s'écriait Juliette. Viens, que je te présente mon fiancé : Marc Drive... Mlle Claret, l'amie d'enfance dont je vous ai souvent parlé, Marc...

— Si bien que j'oserais presque dire que nous sommes de vieux amis ! dit-il, prenant la main que lui tendait la jeune fille.

Madeleine ne répondit que par un bredouillement indistinct. Avait-elle perdu cette discrète aisance mondaine que l'éducation lui avait donnée ?

— Mlle de Sancy se réjouissait tant de votre venue ! poursuivit-il.

— Ces enfants ont fait ensemble leurs premiers pâtés ! dit «l'oncle Croquemitaine» et, dame, cela crée des liens, les pâtés de sable !

Mais Juliette entraînait son amie :

— Comment le trouves-tu ? Tu n'as pas l'air très chaleureux ? Te serait-il antipathique ?

Avec une vivacité inattendue, Madeleine protesta :

— Je l'avouerai plutôt que, d'après ce que tu m'en avais dit, je me faisais de ton fiancé une idée plus sévère.

III — AUTOUR DE LA TABLE

Le déjeuner fut savoureux par l'esprit que l'on y déploya autant que par les mets qui en composèrent le menu.

Mme et M. de Sancy étaient des hôtes incomparables. Le bien-être, l'agrément de leurs invités restaient leur primordial souci.

Retiré des affaires depuis deux ans, le père de Juliette avait gardé, sur les grands problèmes industriels, une vision perçante et il savait donner à ses idées une forme concrète et claire.

Dans la discussion littéraire, il pouvait avec élégance, intervenir, s'étant toujours efforcé, malgré les exigences de sa carrière, de lire les oeuvres les plus représentatives de notre époque et d'entendre les pièces qui, elles aussi, réfléchissent — hélas ! en les déformant souvent, — les moeurs de cette époque ! Depuis qu'il avait vendu ses usines, il accordait davantage aux joies intellectuelles. Aussi, sa conversation y gagnait-elle une vivacité, une diversité que l'on admirait à juste titre.

Quant à Mme de Sancy, un observateur superficiel l'eût, peut-être, jugée notablement inférieure à son mari.

En réalité, elle pratiquait cet idéal primé qui consiste pour la femme, à s'effacer devant le chef de famille.

Mais un simple mot qu'elle émettait... parfois seulement un sourire éclairant son

visage... un regard, exprimaient assez, pour qui savait voir et comprendre, que cette épouse devait être, à la fois, la compagne du coeur et celle de l'intelligence.

Encore très belle malgré la proche cinquantaine, c'était d'elle que Juliette tenait la pureté de ses traits et ses grands yeux de rêve bleu.

La compagnie des invités dont nous avons rapidement fait le tour, avant qu'ils passassent à table, se composait donc d'éléments assez dissemblables.

Placés vis-à-vis, Simone Maune et Robert Tarcy s'étaient lancés dans l'une de ces controverses où l'un et l'autre prétendaient avoir le dernier mot. Courtois, mais obstiné sur ses points de vue, l'ingénieur en arrivait à oublier que son adversaire était une femme et à ne pas craindre de la contredire nettement. Alors, il s'excusait, mais d'un haussement imperceptible d'épaule, la moderne jeune fille indiquait qu'elle n'entendait pas qu'on lui cédât un pouce de terrain par galanterie. Elle voulait combattre à armes égales.

Lorsque le protégé de M. de Sancy se tournait vers Madeleine, sa voisine, toute raillerie, alors, s'effaçait de son visage rasé et un peu brûlé par le soleil.

Il parlait de Jacques Claret, sujet cher au coeur de la jeune dactylo. Elle était heureuse de constater que la renommée de son frère dépassait encore ce que l'on imaginait modestement dans la famille et une émotion reconnaissante lui venait à l'endroit de Robert Tarcy, qui n'avait rien oublié des premières prouesses de l'aviateur.

Et, cependant, d'écouter l'éloge du jeune garçon n'empêchait pas sa pensée de s'évader. D'habitude, lorsqu'il s'agissait de Jacques, tout autre intérêt disparaissait pour elle. D'où venait qu'aujourd'hui un souci sous-jacent pût la distraire ?

Comme pour s'en libérer elle leva les yeux et, ayant rencontré le bon regard du comte de Brunoy, elle rappela à elle certaines images chères de son enfance. Elle se revit, au cours des parties de cache-cache, venant demander aide au colonel. Elle se pelotonnait derrière son fauteuil et il dépliait tout grand son journal afin de la dissimuler mieux.

Que tout cela était loin !

Dans un serrement de coeur, la jeune fille se dit qu'elle n'appartenait plus, maintenant, à ce monde auquel la générosité de son amie, seule, lui permettait de se mêler incidemment.

Passées ces quelques semaines, il lui faudrait reprendre le collier, se heurter aux cent épines de l'existence journalière, péniblement assurée, se plier aux changements d'humeur de son patron.

Elle avait eu raison de craindre que le séjour aux *Pins Blancs* ne fût amollissant. Vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées que, déjà, elle se sentait baignée de nostalgie en retrouvant cette atmosphère qu'elle avait perdue.

Etait-ce bien cela ? Si elle éprouvait cette dépression, ce « vague à l'âme », ce besoin d'être seule avec ses pensées. Etait-ce bien par regret du luxe et de la vie facile ? Ell était trop franche avec elle-même pour ne pas convenir qu'il y avait autre chose. Une autre chose, qu'elle ne savait pas définir toutefois.

— Tu n'as pas faim ? s'informa Juliette, profitant d'un moment d'inattention de leurs voisins pour se pencher vers son amie.

4 moyens faciles pour obtenir un teint plus séduisant . . .

Sur 5 modèles new-yorkais, 4 l'appliquent.

un traitement nouveau, sensé que vous devez essayer

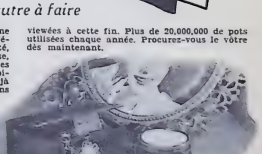
• Sans doute, rêvez-vous d'un teint encore plus attrayant — plus séduisant, plus satiné au toucher ? Dans ce cas, voici le "tuyau" par excellence. Il vous vient de milliers de jolies femmes qui, fatiguées de traitements élaborés requérant tout un arsenal de pots et de flacons, décidèrent d'adopter une *seule* crème de beauté — une crème médicamenteuse — Noxzema.

Ce soin de beauté Noxzema si simple, si routinier, est la facilité même et donne des résultats — souvent en un temps incroyablement court.

NOUVEAU traitement en 4 Phases

Rien d'autre à faire

• Pas de crème graisseuse à enlever. Aucune crème de base ou astringent coûteux. Différent de la plupart des crèmes de beauté, Noxzema est une formule médicamenteuse, conçue pour faciliter la guérison des vilaines flétrissures — pour adoucir et lisser les épidermes rugueux et séchés. Si vous savez déjà tout ce que peut faire Noxzema pour les mains gercées et imperfections de la peau, utilisez-la quotidiennement de cette façon nouvelle à titre de traitement de beauté. C'est la crème de beauté dont se servent à la centaine les femmes de carrière et de professions, sans oublier les actrices de Broadway, dans la proportion de 8 à 10 et les modèles de New-York, dans celle de 4 à 5, interviewées à cette fin. Plus de 20,000,000 de pots utilisées chaque année. Procurez-vous le vôtre dès maintenant.



DANS TOUTE PHARMACIE OU MAGASIN A RAYON . . . 17¢, 39¢, 59¢

Celle-ci éprouva, de cette sollicitude, presque de l'impatience. Cependant, elle sourit à sa jeune hôtesse.

— Qu'est-ce que j'ai donc ? se demanda-t-elle. Pour un peu, j'aurais mal accueilli la prévenance de ma petite Juliette.

Puis le fil de ses préoccupations intimes se renoua :

— N'est-ce pas une bizarre coïncidence que la voix de mon « téléphoneur inconnu » ressemble tant à celle du fiancé de mon amie ?

Juste à ce moment, Marc Drive, prié par son hôte de développer certains points de vue, dominait un peu les conversations particulières.

Et Madeleine était prise d'une certitude que sa raison essayait en vain de repousser :

— Cette façon qu'il a de monter le ton aux dernières syllabes, en traînant légèrement, mon amateur de poésie désuète l'avait aussi ! J'avais même cru y reconnaître l'accent savoyard tel que je l'avais remarqué durant mon dernier séjour aux environs d'Aix-les-Bains. Or, Marc Drive est Savoyard ! Lorsqu'elle m'annonça ses fiançailles, Juliette m'écrivit de lui : « Un Parisien né en Savoie ». Et puis, tout le monde n'a pas l'habitude de faire sentir, comme il le fait, la différence des *est* et des *et*. Cette justesse de diction et cet accent chantant, cela ne constitue-t-il pas un signe distinctif ?

Mais non ! Elle ne voulait pas partir à la suite de son imagination vagabonde.

Jamais voix peuvent être identiques ! D'ailleurs, le téléphone change toujours plus ou moins les intonations. On sait bien que le hasard est capable de tout ! N'empêche ! . . . Retrouver, dans le fiancé de sa meilleure amie, le mystérieux inconnu, ne serait-ce pas vivre l'une de ces situations comme on en voit seulement dans les pièces de théâtre à « grosses ficelles ».

Mais elle avait beau se défendre, l'idée s'imposait davantage à chaque fois que l'ingénieur élevait un peu le ton.

Madeleine mesura combien sa préoccupation l'avait tirée loin du moment présent, au sursaut qu'elle eut en entendant son voisin de gauche, ce jeune homme que la gloire sportive obsédait, lui confier fièrement :

— En 1924, j'ai failli servir de partenaire à Suzanne Lenglen.

La jolie dactylo eut quelque peine à « reprendre pied » et à répondre par les félicitations qui convenaient.

— Cette année, j'ai fait surtout du canot, continuait-il. Figurez-vous qu'avec un peu de chance j'aurais été présenté à Gerbault, l'hiver dernier. Je n'ai pas les mêmes principes que lui, en matière de navigation.

Madeleine apprécia l'alibi qu'apportait à sa rêverie une telle conversation. Elle n'avait qu'à opiner de la tête de temps en temps ou à lancer un « ah ! » admiratif. Et nul ne pourrait s'apercevoir — son interlocuteur moins que tout autre — que son attention demeurait absente.

— Si le fiancé de Juliette ne fait qu'un avec mon diseur de vers Sully-Prudhomme, il doit savoir que moi-même je ne fais qu'une avec la dactylo de M. Navar !

« Mais admettons que ce soit lui . . . Il ne se rappelle peut-être pas du tout l'incident ? Ce coup de téléphone a eu de l'importance pour moi. On lui en parlerait, qu'il ne saurait pas ce que l'on voudrait dire.

Cette supposition raisonnable lui fit mal.

— Tout de même s'il m'a identifiée, il a dû me trouver bien sotte d'être ainsi troublée à sa première phrase de sa salutation.

Pour fuir le gênant souvenir elle se réfugia dans la pensée de son amie et fut alors confuse de mêler aussi tardivement cette dernière aux songeries que lui inspirait Marc Drive.

— Je la surprendrai bien en lui montrant qu'il n'est pas l'homme froid, fermé au rêve, le Monsieur « Chiffres en tout genre » qu'elle m'a décrit. Mais c'en sera fini de ce malentendu qui les divise.

Ses résolutions butèrent. A l'idée de dire à Juliette : « C'est ton fiancé qui me téléphona certain matin », elle ressentait un bizarre malaise.

Et, se passant la main sur le front, comme on fait machinalement pour dissiper les imaginations inopportunes, une fois de plus, elle se demanda :

— Qu'est-ce que j'ai donc ?

Mais on se levait de table, dans un brouhaha discret.

— Avez-vous trouvé l'énigme du Sphinx, ma petite enfant ? interrogea « l'oncle Croquemitaine » à qui la jeune fille ne fut pas loin d'attribuer des dons de double vue. Vous aviez l'air bien absorbé, malgré les efforts de vos voisins à vous distraire ?

Madeleine se dit qu'elle méritait ce bienveillant reproche et allait s'excuser. Le pénétrant vieillard ne lui en laissa pas le temps.

— Rassurez-vous, ma chère petite, reprit-il, moi seul ai pu m'apercevoir de vos absences. Hélas ! j'ai atteint l'âge où il ne reste plus qu'à regarder vivre les autres !

Et, entraînant l'amie de sa nièce un peu à l'écart des groupes qui se formaient dans le fumoir.

— Voyons, petite, qu'est-ce qui ne va pas ?

Un bref élan la porta vers le cher allié de son enfance. Elle eut envie de se confier. Mais comment ? Savait-elle, elle-même, ce qui se passait en elle ?

— Je suis un peu tourmentée au sujet de Jacques, répondit-elle en rougissant.

IV — UNE DANSE PARLEE

Il avait été question, pour l'après-midi du même jour, d'une promenade en auto jusqu'à Nantes, par Ancenis.

D'inquiétants roulements de tonnerre vinrent changer tous les projets. Les hôtes des *Pins Blancs* s'égaillèrent dans les salons : ceux-ci autour des tables de bridge, ceux-là autour des billards. Quant à la jeunesse, elle se mit à danser, et ce fut une rumba que le « pick-up » commença tout d'abord à moudre.

Le partenaire manqué de Suzanne Lenglen et l'émule d'Alain Gerbault — qui avait invité Madeleine — lui contait un autre de ses exploits . . . virtuels :

— Pour un peu, je participais au concours de danse de durée, l'été dernier, à Deauville.

Il semblait apprécier, en l'amie de Mlle de Sancy, une auditrice remarquablement complaisante.

Cependant Juliette qui passait près d'eux, dansant avec son fiancé, demanda :

— Tu es contente, Maddy ? Tu t'amuses ?

Quelle impulsion poussa alors la jeune dactylo ?

— Je sens que je vais oublier complètement l'étude de M. Navar ! répondit-elle, tandis que son sportif « cavalier », désireux sans doute de la mettre au fait d'une nouvelle performance, l'entraînait rapidement.

Là-bas, Juliette, sa jolie tête blonde levée vers son fiancé, paraissait lui expliquer quelque chose et Madeleine se gourmanda :

— Pourquoi ai-je dit ça ? Ah ! comme j'aurais mieux fait, avant le déjeuner, d'aviser ma petite Juliette de ma « découverte », tout au moins de mes soupçons. Mais tandis qu'elle agitait ces pensées, la rumba prenait fin et Marc Drive, s'inclinant devant elle, sollicitait la prochaine danse.

— J'ose espérer, mademoiselle, que le mariage de Mlle de Sancy ne la privera pas de votre amitié ? émit-il aimablement.

Et Madeleine lui fut reconnaissante de savoir lui témoigner tout de suite que, pour lui, les « différences sociales » n'existaient pas.

— Sa délicatesse est digne de celle de Juliette, jugea-t-elle.

Cependant, elle répondit :

— Hélas ! monsieur ! Sauf durant l'époque des vacances, mon travail ne me permet pas de voir beaucoup Juliette. Mais nous savons toutes deux que nos cœurs sont fidèles !

— Vous êtes très occupée ? demanda-t-il.

— Passablement ! Mon patron n'a confiance qu'en moi. C'est un privilège qui a ses inconvénients ! ajouta-t-elle en souriant. D'autant que cela n'empêche pas M. Navar d'être avec moi, comme avec les autres, fort capable de s'impatienter lorsqu'on ne devine pas ses ordres avant qu'il ne les ait exprimés ! . . .

Nulle rancune dans cette constatation. La jeune fille évoqua les heures un peu dures de son existence d'employée avec une simplicité courageuse qui était l'indice d'une âme restée très fraîche. Toutefois, à cette occasion-là, n'obéissait-elle pas, malgré elle, à un modèle nouveau, en rappelant les sautes d'humeur de M. Navar ?

Marc Drive ne mordit pas à l'hameçon. Pas plus qu'il ne chercha à changer le cours de leurs propos.

Avec aisance — et non moins de discrétion — il parla des difficultés qu'il y avait toujours à collaborer. Deux êtres n'ayant pas la même formation, ni les mêmes tendances, ni les mêmes âges, travailleraient-ils ensemble ? Cela impliquait de part et d'autre beaucoup de mansuétude.

S'exprimant de la sorte, il montrait quel sens d'égalité il accordait au mot « collaboration » et la dactylo sentit s'affirmer en elle une subtile gratitude.

De plus, s'il était bien le « téléphoneur inconnu », ne témoignait-il pas, en même temps, que l'algarade qu'il avait surprise entre M. Navar et la jeune fille ne pouvait être considérée comme une réprimande de supérieur à inférieur ?

Décidément, le fiancé de son amie possède les plus élégantes qualités du cœur !

Comment Juliette ne voyait-elle en lui qu'un être froid et trop positif ?

Elle eût voulu le sonder. Précisément, le « blue » terminé, allait être, à la demande générale, « bissé », les couples restant les mêmes. Saurait-elle mettre à profit la circonstance pour tenter d'obtenir quelques éclaircissements sur les sentiments du jeune homme à l'égard de sa fiancée ?

Mais l'entrée en matière était difficile.

Ce fut lui qui lui offrit le prétexte qu'elle cherchait, en observant :

— Votre amitié avec mademoiselle de Sancy semble donner raison à la loi des contraires !

— On nous dit cela quelquefois ! répondit-elle. A la vérité, nos tendances profondes sont identiques ; seulement, la destinée ne nous a pas permis de les exprimer pareillement. Pour ma part, je vois en Juliette la jeune fille idéale.

— C'est une enfant dont l'âme est ravissante ! acquiesça-t-il gravement.

— Surtout, elle sera pour son mari, une « compagne », s'empressa-t-elle de renchérir.

Mais il reprit vivement :

— Je n'aime pas ce mot-là. Excusez-moi, mademoiselle. Nous touchons d'ailleurs à un point qui, pour votre amie et moi, n'est déjà pas un terrain d'entente. Je le sais. Je ne demanderai jamais à ma femme d'être ma « compagne », si ce terme a pour elle un sens de fardeau partagé. Quand on se déleste d'une part de la charge qu'on porte, sur l'épaule d'un autre, on en arrive vite à lui demander le plus dur de la tâche. Cela, je ne le veux pas. Ma femme ignorera mes soucis pour ne garder que le souci de sa beauté. Trop d'épouses croient avoir rempli tout leur devoir quand elles ont oublié le principal qui est d'être jolies...

— Pourquoi ne pas admettre que l'on puisse être à la fois jolies et... compréhensives ?

Il protesta :

— Je n'établis pas entre les deux une barrière. Admettons même que mon point de vue est tout personnel. Pour moi, une femme compréhensive sera, avant tout, celle qui m'offrira le plaisir de la regarder comme une fleur merveilleuse. Je ne demande pas un autre réconfort !

— Etes-vous sûr qu'il n'y ait pas dans cette manière d'envisager le mariage un brin d'orgueil et un brin... d'égoïsme ? Je vous demande pardon, monsieur. Ne pas vouloir partager ses soucis, n'est-ce pas se défendre aussi de partager ses rêves ? N'est-ce pas abaisser une cloison entre soi et l'autre ? Je suis très indiscrète, sans doute ? Permettez-moi cependant encore une question : Est-il possible d'aimer qui l'on oblige à rester derrière cette cloison ?

Marc Drive l'écoutait en souriant. Elle crut deviner qu'il y avait de l'indulgence dans ce sourire et cela l'irrita.

— Vous avez du mariage, mademoiselle, une conception exquise mais romanesque. Pour moi, il n'est que l'association de la grâce et de la force. Celle-ci et celle-là conservant leur indépendance, l'un vis-à-vis de l'autre.

Alors, elle n'y tint plus, elle eut le désir de briser cette façade d'homme raisonneur, d'obliger le fiancé de Juliette à se montrer sous son vrai jour.

— J'ai entendu parler du secret des êtres et des choses, monsieur, par quelqu'un qui les rêverait pour le rêve qui s'y attache. Ne connaissez-vous pas un petit poème de Sully-Prudhomme intitulé *Une voix* ?

Mais il se contenta de répondre :

— Sully-Prudhomme fut le poète d'une époque, pleine de charmes sans doute... Seulement, la nôtre a des exigences différentes.

Puis, comme le disque s'arrêtait :

— Je m'excuse, mademoiselle, de vous avoir fait sutrout « parler » cette danse.

V — LA CHATELAINE DEVOILE DES PLANS...

Le soir de cette même journée, les invités des *Pins Blancs* se réunirent dans le grand salon, autour de leurs hôtes. Mais l'on ne dansa pas. Des groupes se formèrent, suivant les sympathies et les affinités.

Mme de Sancy avait fait asseoir Madeleine à ses côtés et l'interrogeait sur son travail, sur ses aspirations. Visiblement, l'avenir de l'amie de Juliette préoccupait la chère femme. Madeleine attribua tout de suite, à ce souci, cette interrogation faite de « l'air le plus naturel du monde » :

— Comment trouvez-vous Robert Tarcy, le protégé de mon mari ?

Un sourire amusé se dessina sur les lèvres de la jeune fille qu'elle réprima respectueusement. Mais il était si drôle de penser que la présence du jeune homme aux *Pins*, en même temps que la sienne, pouvait être le résultat d'une décision concertée !

Las ! comme il arrive souvent, le Destin avait déjoué la stratégie humaine ! La secrétaire de M. Navar avait prestement deviné le sens réel des hostilités entre Marguerite Maune et l'ingénieur.

Ils s'aiment et ils s'ignorent encore !

Mais il ne lui appartenait pas de divulguer à leur hôtesse ce beau secret que méconnaissaient même les deux intéressés.

— M. Tarcy me paraît être très intelligent... spirituel... et il est joli garçon ! dit-elle avec franchise.

Cette opinion encouragea Mme de Sancy qui reprit :

— Il a surtout de très grandes qualités de cœur. Il est parfait pour sa mère. Il...

Durant que la chère femme continuait le panégyrique de Robert Tarcy, Madeleine, malgré elle, n'arrivait pas à détacher son regard du couple Marc-Juliette.

Les fiancés étaient assis sur le même canapé, l'un à chaque bout. Autour d'eux, on avait fait le vide, avec cette entente mondaine tacite et prompte.

Pourtant, Madeleine eut parié que leurs propos n'avaient rien du dialogue d'amoureux.

Elle les avait entendu tout à l'heure parler posément de leur installation future. Ah ! comment Juliette pouvait-elle s'accommoder de ce fade bonheur ? pensait son amie, tout en s'efforçant de suivre les louanges de Robert Tarcy, débitées par la châtelaine.

« Au fond, se disait-elle, elle est beaucoup plus raisonnable que moi... Si j'étais à sa place... »

Si j'étais à sa place...

— C'est un garçon comme cela que je voudrais vous voir épouser, ma petite Madd !

Ah ! oui, il s'agissait toujours de l'autre...

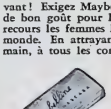
Vos Yeux Brilleront
d'un éclat nouveau !

Avant de faire usage de Maybelline

Regardez - vous dans le miroir et si vous trouvez que vos yeux sont ternes, battus, ne faites pas un drame. Résignez plutôt — et sur le champ ! Car *il est* un moyen simple, assuré de leur redonner la vie, l'éclat.

Commencez par foncer vos cils avec Maybelline Mascara, si facile à appliquer. Incurvez-les et appuyez dessus, la brosse inclinée, de façon à leur donner cette courbe gracieuse. Après quoi, vous donnez un élégant et expressif contour à vos sourcils, à l'aide du Crayon à Sourcils Maybelline au tracé si doux. Esquissez légèrement l'arc des sourcils en amenuisant délicatement les extrémités.

Et après, constatez l'effet... vos yeux paraissent beaucoup plus agrandis et brillants d'un éclat nouveau et captivant ! Exigez Maybelline, le Maquillage de bon goût pour les Yeux auquel ont recours les femmes les mieux avisées du monde. En attrayants formats de sac à main, à tous les comptoirs de bazars.



MAYBELLINE SOLID MASCARA qui confère un effet discret de charme. Dans les tons: Noir, Brun, Bleu. La Crème Mascara de Maybelline (qui s'applique sans eau) est également ravissante. Dans les mêmes tons.

CRAYON A SOURCILS MAYBELLINE à la pointe fine. Brun, Brun Foncé ou Brun Médium.

MAYBELLINE EYE SHADOW (pour ombrer les paupières) se présente en six teintes exquises et subtiles: Bleu, Brun, Bleu-gris, Vert, Violet, Gris.

Maybelline

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand
Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.
Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province .....

Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne chercher pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

— Je sais, madame, quel intérêt affectueux vous voulez bien me porter. Mais, en ce qui concerne le mariage, je me crois encore assez récalcitrante. Nous sommes heureuses ensemble, maman et moi. Elle souffre tant, déjà, des absences de mon frère . . .

Madeleine allait continuer ces explications qui semblaient si motivées. Mais elle s'arrêta brusquement, honteuse, tout à coup, du mensonge qu'elle discernait au fond d'elle-même.

— Il ne s'agirait pas de quitter votre chère maman, répliquait Mme de Sancy. Robert possède, très fortement, le sentiment de la famille et il ne vous imposerait jamais.

« Comme je voudrais être loin d'ici ! Loin de ces gens trop bons qui veulent mon bonheur. Loin de . . . »

A ce moment, elle vit le regard de Maro posé sur elle.

Juliette parlait seule. Il semblait ne lui répondre que par monosyllabes.

— Petite ! petite ! Ils ont bien de la chance ceux qui se consolent de n'être pas magiciens !

C'était « l'oncle Croquemitaine » qui parlait ainsi en lui caressant la tête.

— Tu m'as fait peur, Edgar ! s'écria Mme de Sancy. Je ne t'avais pas vu venir !

— Il y a dix minutes que je suis derrière vous et j'ai suivi tes efforts pour convaincre notre petite amie.

— Seconde-les alors ! dit-elle, un peu impatiemment.

— Comment ? Moi ? Le célibataire endurci, j'irais dire à cette enfant qu'il n'est de bonheur que dans le mariage ?

— Tu es incorrigible ! maugréa la châtelaine.

— J'aime bien mieux l'emmener sur la terrasse contempler les étoiles !

Madeleine ne dissimula pas assez sa joie à cette proposition du colonel. Elle craignit d'avoir froissé Mme de Sancy et, d'un mouvement charmant, appuya, à l'épaule de son hôtesse, sa jolie tête soucieuse :

— Pardonnez-moi, madame, de mériter si peu votre bienveillance.

Mais la femme de l'industriel avait trop de générosité et d'esprit pour n'être pas indulgente.

— Gardez-vous de faire attendre *Sirius* et la *Grande Ourse* ! se contenta-t-elle de dire en tapotant la joue de la jeune fille.

M. de Brunoy, alors, entraîna Madeleine.

Pendant le dîner, il l'avait, à plus d'une reprise, tirée d'embarras, alors que distraite elle n'entendait pas les questions qu'on lui posait.

Qu'avait-il deviné du trouble de sa petite protégée ?

Elle ne se le demandait pas. Elle n'avait pas, elle-même, démêlé tout ce qui s'agitait en elle de trouble et de douloureux.

Mais la présence du vieil homme lui était comme un réconfort vague et doux où son inquiétude se diluait.

VI — PHILOSOPHIE AUX ETOILES

Accoudée à ses côtés, à la terrasse, qui, au reflet des grandes baies du salon *a giorno*, s'avançait, dans la nuit du jardin, comme une presqu'île de clarté et d'ombres, la jeune fille eut une impression de détente et de sécurité.

Elle soupira, ainsi que l'on fait une fois que l'on se trouve allégé d'un fardeau dont la meurtrissure, cependant, reste sensible.

— Savez-vous que vous êtes belle comme tout, ce soir, petite ? dit le colonel.

Et elle eut un peu honte d'avoir tant de plaisir à ce compliment.

— Oh ! « oncle Croquemitaine » !

— Ah ! mais pardon ! protesta-t-il, feignant l'indignation. Lorsque je fais le « joli cœur », mademoiselle, j'entends m'être pas traité comme un vieil ours au rancart.

— Oncle Brunoy ! . . .

— Voilà qui va mieux !

— Pourtant, comme je l'aime cette appellation d'oncle Croquemitaine qui me rappelle toutes mes heureuses années . . .

— Voyez-moi cette vieille personne ! plaisanta-t-il, qui ne cherche plus le bonheur que dans son passé ! Mais, petite vandale, c'est ainsi que l'on saccage sa vie. La sagesse — et le vrai courage — consistent à regarder droit devant soi. On ne discerne pas encore le rayon qui va luire ? Qu'importe ! L'essentiel est de rester attentif, pour n'en pas manquer l'apparition.

— S'il ne luit jamais ?

— Cela serait sans exemple ! Chaque vie a son moment d'éblouissement. Que diantre ! J'ai quelques années de plus que vous, gamine, et je ne parle que de ce que je sais. Le Destin est capricieux, mais il est honnête. Oh ! d'un honnêteté scrupuleuse. Il fait quelquefois ses comptes un peu tard. Mais il finit toujours par donner à chacun son dû.

Le vieil homme avait parlé avec une conviction chaleureuse qui ébranla le pessimisme diffus de la jeune fille.

Un moment, ils restèrent silencieux, respirant cette belle nuit d'été. L'orage avait laissé dans l'atmosphère de frais effluves, mais de la terre semblait monter un souffle chaud, lourd d'aromes.

— Je vous remercie de m'avoir un peu « secouée », oncle Croquemitaine. J'avais besoin de cela ! Pourtant, je n'ai pas pour habitude de m'abandonner à la pente savonneuse de la rêverie, comme disait le saint homme qui nous prépara, Juliette, mon frère et moi, à notre première communion. Mais, ce soir, je ne sais pas ce que j'ai eu.

— Ce était qu'un peu de jeunesse par une belle nuit, mon enfant. Nous avons tous connu ces émois romantiques. Je dirais même qu'il faut les avoir connus. A condition de ne pas leur accorder plus d'importance qu'ils n'en ont eux-mêmes . . .

Minimisant ainsi le désarroi dans lequel elle se débattait, le colonel la secourait plus efficacement qu'il ne l'eut fait par une pitié complaisante.

Mais il la vit qui resserrait, autour de son décolleté discret, son écharpe de mousseline.

— Rentrez, mon enfant, dit-il. Mais permettez-moi de demeurer. J'ai ce cigare à finir et bien des idées à mettre au point.

Madeleine, toute ragaillardie, franchit la frontière lumineuse de la terrasse au salon, et retourna se mêler à ceux qui riaient là-bas.

Pourquoi son regard rencontra-t-il immédiatement celui de Marc Drive ? Pourquoi, toujours assis auprès de sa fiancée,

[*Lire la suite page 27*]

Un prince de la chansonnette française

Jacques Pils

Il y a Laurel et Hardy, écrit le courriériste René Manevy, mais il y a aussi Pils et Tabet. On a coutume de dire Pils et Tabet, je ne sais pas pourquoi. Et le courriériste continue : Pils ne devrait pas passer avant Tabet, ni Tabet avant Pils. Ils sont égaux, en talent et en fantaisie. Tous deux ils chantent agréablement. Tous les deux, ils jouent merveilleusement la comédie. Ils sont deux, mais ils ne font qu'un. Pils est brun, mince et de taille moyenne. Tabet est de taille moyenne, mince et brun. Deux frères jumeaux. Deux inséparables. Chose étonnante, leur première tentative ne fut pas couronnée de succès. L'impresario important qu'ils virent en premier lieu leur coupa la parole tout net en leur déclarant qu'il ne connaissait ni Pils, ni Tabet, ni même Mireille qui alimentait leur répertoire pour une bonne part. Les temps ont bien changé depuis : nos deux personnages sont aujourd'hui universellement connus et on a pu même les entendre de vive voix chez nous. Beaucoup se demandent s'ils ne reviendront jamais afin de nous égayer de leurs belles chansons.

MARCELLE DERRIEN a comme partenaire la vedette de Music-Hall, MAURICE CHEVALIER. Pour la première fois, celui-ci ne chante pas dans le film : il se contente d'être un grand acteur.

Le metteur en scène (MAURICE CHEVALIER) et son assistant (FRANÇOIS PERIER). Comme tous les bons films, "Le Silence est d'Or" est supérieurement joué par d'excellents artistes.

UN FILM DE RENE CLAIR

LE SILENCE EST D'OR

Avec Maurice Chevalier

Par GEORGES CHARENSOL

(Exclusif au "FILM")

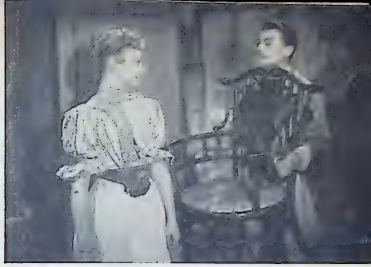
Au cours des douze années qui viennent de s'écouler, René Clair a réalisé deux films en Angleterre et quatre en Amérique, et ce n'est pas sans mélancolie qu'on songe que le plus célèbre — et le plus français — des metteurs en scène est resté si longtemps éloigné de ce Paris où il est né et qu'il aime tendrement.

C'est cette ville, d'ailleurs, qu'il a amoureusement décrite dans *Paris qui dort*, son premier film, dans *Un chapeau de paille d'Italie*, *Sous les toits de Paris*, *Quatorze Juillet*. Cette rentrée dans les studios français, si longtemps attendue, il la marque en nous donnant un film où se retrouve un Paris qu'on ne reverra plus, un Paris point encore débordé par la vie moderne, sans autos et sans métro, ce Paris charmant où venait de naître le cinéma.

René Clair n'a jamais caché son attachement à ce cinéma muet dont il contribua si fortement à faire un art. Son premier

Ci-contre, un studio de cinéma en 1906. Au centre, FRANÇOIS PERIER. — A droite, RAYMOND CORDY. — Ci-dessous, à gauche, prise de vue au début du siècle : l'opérateur, GASTON MODOT et le metteur en scène, MAURICE CHEVALIER.

Première rencontre de MAURICE CHEVALIER et de MARCELLE DERRIEN. A gauche, PAUL OLLIVIER. Cet acteur de composition est en quelque sorte le "fétiche" du grand RENE CLAIR.



La jeune vedette DANY ROBIN avec FRANÇOIS PERIER. — Ci-dessous, MARCELLE DERRIEN, la vedette du film, qui est la dernière découverte en France du célèbre réalisateur René Clair.

film parlant, *Sous les toits de Paris*, ne fait à la parole que le minimum de concessions et si certaines de ses œuvres se plièrent ensuite aux disciplines qu'impose cette nouvelle technique, jamais il n'a manqué une occasion de nous rappeler que le cinéma est, avant tout, l'art des images. Cette fois encore, il entend montrer que le son, la parole, peuvent jouer un rôle important, mais non pas prendre la première place.

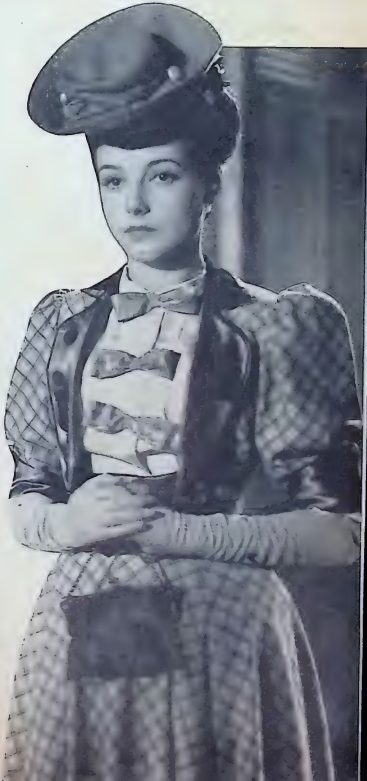
Il a d'autant plus de mérite à rester ainsi fidèle aux lois de l'écran qu'il est un excellent écrivain, auteur de romans à succès. Il compose, d'ailleurs, presque toujours les scénarios et les dialogues de ses films et ceux du *Silence est d'or* nous confirment quel habile homme de théâtre il sait être : les situations sont toujours admirablement scéniques et le dialogue est aussi brillant que celui des auteurs les plus réputés des théâtres de boulevards.

Pourtant, ce qui, par-dessus tout, nous touche dans son nouveau film, c'est ce double hommage à un Paris disparu et au cinéma muet. Son héros, Emile Clément, est un émule de Méliès, de Zecca ; il est l'un de ces artisans du cinéma à l'époque héroïque où il fallait attendre pour tourner que le soleil illuminât les vitrages du studio.

Les acteurs étaient improvisés et les deux vedettes de la troupe de ces « Films Fortuna » sont un camarade du directeur et une jeune fille venue par hasard lui demander asile. Mais Emile Clément s'apercevra bientôt qu'il aime celle qu'il considérait un peu comme sa fille. Il songerait même à en faire sa femme si elle ne s'éprenait du meilleur ami de son protecteur. Celui-ci sacrifiera au bonheur des deux enfants, il les poussera dans les bras l'un de l'autre,

[*Lire la suite page* 42]

Ci-contre, à gauche, une atmosphère chère à RENE CLAIR : la Mi-Carème à Paris, au début du siècle. — Ci-dessous : le jeune premier du film est FRANÇOIS PERIER qu'on voit ici en compagnie de MARCELLE DERRIEN, une découverte de RENE CLAIR.



Roger Pigaut

C'est par amusement, et non parce qu'il croyait en avoir la vocation, que Roger Pigaut devint acteur. Il était très lié avec l'artiste Serge Reggiani et eut l'idée de l'accompagner aux cours que donnait une actrice célèbre, Gabrielle Fontan. Ayant échoué à l'entrée de l'Ecole Normale, car ses parents le destinaient à devenir instituteur, Roger Pigaut se mit plus sérieusement à l'étude de l'art dramatique. Après la guerre, il rencontra Marcel Achard qui devint son parrain professionnel et l'engagea pour tourner "Retour de Flamme". Et puis ce fut "Douce" et la consécration de Roger Pigaut. Il incarne désormais pour des milliers de spectateurs le type du jeune homme fort, sérieux, capable de douceur et de violence. Né le 8 avril 1919, c'est un célibataire qui se prétend endurci et qui habite un confortable studio meublé avec goût, dans un immeuble situé en arrière des Champs-Elysées.

Suzy Carrier

Bravant les malédictions familiales, Suzy Carrier abandonna la musique pour forcer les portes du Conservatoire, non celles de la classe de piano, mais celles de la classe de comédie où, dès le premier cours, elle avait été admise, et celles de l'école de cinéma de la rue Francœur, à Paris. Un jour vint où, parmi tant d'autres, elle fut convoquée aux studios Pathé pour une de ces auditions qui permettent de sélectionner les candidats. Elle joua quelques scènes de l' "Ecole des Femmes". Lorsque toutes les autres eurent été entendues, l'un des examinateurs la rappela : "Récitez-nous donc quelque chose . . . N'importe quoi, un conte, une fable . . ." — "Une fable, se dit-elle aussitôt, mais pourquoi pas une fable de ma première jeunesse, "Le Grillon" ? Elle récita alors sans trop d'espoir la fable du bon Florian. Pour la première fois, elle affronta l'œil froid et perçant de la caméra pour faire ce que l'on appelle un bout d'essai. Peu après vint la nouvelle heureuse et inattendue : elle avait obtenu son premier rôle.

Mademoiselle sera élégante en classe cet automne

2141 2142 2133

2141 — Robe en une seule pièce pour adolescentes. Col détachable. Grandeurs 10 à 16. Tissu requis pour grandeur 10 : 3½ v. en 35″, 3¼ v. en 39″, 3⅛ v. en 41″, 2⅞ v. en 54″. Le col : ¼ v. en 35″ – 39″. Ruban : 1 v. de ⅝″ de largeur. Prix 25¢.

2150

2150 — Ensemble pour adolescentes. Grandeurs 10 à 16. Tissu requis pour grandeur 16. La jaquette : 3 v. en 35″, 1⅞ v. en 54″. La jupe : 1¾ v. en 35″, 1¼ v. en 54. Prix 25¢.

2142 — Robe en une seule pièce pour dames et jeunes filles. Grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour grandeur 12 : 3½ v. en 35″, 3¼ v. en 39″, 3 v. en 41″, 2¼ en 54″. Prix 25¢.

2133 — Robe pour dames et jeunes filles avec col détachable. Grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour grandeur 14 : 3¼ v. en 39″, 3⅛ v. en 41″, 2⅞ v. en 54″. Le col : ¼ v. en 35″ – 39″. Prix 25¢.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du "Film", Dominion Patterns, Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U.S.A.

LA FÉE DE LA TERRASSE

[*Suite de la page 20*]

le jeune homme avait-il cette expression guetteuse qui, au retour de Madeleine, fit place à cet air rasséréné ?

. . . . . .

Lorsqu'elle se retrouva seule dans sa jolie chambre d'invitée choyée, Madeleine Claret ne se coucha pas tout de suite.

Penchée au-dessus de la nuit tiède, elle s'attarde aux détails de la journée finie.

L'influence de « l'oncle Croquemitaine » s'était-elle si vite vissifiée ?

Elle se sent à nouveau indécise et dolente.

On la dirait sous la menace d'un danger, sans force pour le reconnaître et y échapper.

Ah ! ne serait-il pas doux de prolonger cet enlisement ?

Mais un vol de chauve-souris, trop près de ses cheveux la rejette en arrière.

Elle ferme ses volets et la douce sécurité de la lumière électrique jaillit sur la petite chambre.

Comme elle se sent différente de celle qui s'y éveilla ce matin !

Avait-il donc suffi, pour la bouleverser, qu'elle crût reconnaître, dans la voix du fiancé de son amie, la voix qui l'avait, un certain matin, réconfortée ?

D'abord, cette impression n'était-elle pas erronée ?

Quand elle avait fait allusion au poème de Sully-Prud'homme, cet après-midi, l'ingénieur avait paru poliment attentif et voilà tout.

Marc Drive était bien l'homme pressenti mélancoliquement par Juliette, un moderne « businessman ».

Non ! il n'était pas cet homme-là.

Pas plus tard que ce soir, n'avait-elle pas surpris dans son intonation une note d'émotion ? Et c'était à elle qu'il s'adressait alors.

Il lui avait dit :

— Je serais désolé, mademoiselle, si notre conversation de cet après-midi vous avait donné de moi une idée trop défavorable !

Comme c'est drôle qu'il eût eu pareil souci !

Son opinion comptait donc pour lui ?

Tassée au fond d'une moelleuse et vaste bergère, Madeleine se met la main devant les yeux, comme pour se dérober à l'éclat des ampoules cependant voilées.

Un moment indéfini, elle reste, ainsi, repliée sur elle-même et sur ses pensées. Et voici que, tout à coup, elle se redresse. Une exprssion d'effroi sur la physionomie, elle murmure :

— Je suis un monstre ! J'aime le fiancé de mon amie !

Car, parvenue ou point où cette conclusion s'impose, elle a le courage d'être brutalement sincère avec elle-même.

Comment cela s'est-il produit ? Est-il possible de s'éprendre en quelques heures, d'un être inconnu la veille, d'un être qui n'est pas libre, du futur mari de la compagne de son enfance, de cette exquise Juliette ? . . .

Madeleine se fit horreur.

Un psychologue lui eût peut-être expliqué que son imagination avait fait autour de la voix mémorable tout un dangereux travail, qu'une sorte de foyer incandescent s'était ainsi créé, dont le faisceau lumineux se projeta, brusquement, sur l'homme qui passait au moment voulu, sur Marc Drive.

Mais le psychologue aurait pu lui donner bien d'autres explications sans qu'elle les écoutât.

Pour elle, une seule vérité comptait : son coupable amour !

Très pure, très réservée, elle n'avait encore jamais aimé. Pourtant, elle ne mettait pas en doute la nature du sentiment qui la transportait et la révoltait à la fois.

Toute une longue journée, elle avait laissé s'abandonner son cœur ignorant. Heureusement, l'habitude de voir clair en soi-même, d'échapper au dangereux « vague à l'âme », lui avait permis de se juger.

Elle aimait Marc Drive, qu'il fût ou non son « téléphoneur inconnu ». Elle l'aimait malgré les divergences sentimentales qui s'étaient affirmées, entre eux, durant leur conversation dansée. Elle l'aimait assez pour admettre son point de vue d'homme orgueilleux.

Tout à l'heure, elle pensait : « Si j'étais à la place de Juliette, je ne m'en contenterai pas de ce fade bonheur . . . »

Maintenant, elle comprenait que le bonheur d'être aimée de lui pouvait suffire à tout.

Qu'importât qu'il absorbât ou étouffât votre personnalité ?

Existait-il un sacrifice, lorsqu'il s'agissait de lui plaire ?

Allons ! allons ! voilà qu'elle s'exalte à nouveau, oubliant qu'elle n'a pas même le droit de rêver à Marc !

La loyale enfant ne transige pas avec la morale. Pour elle, le bien, le juste, n'admettent aucun détour, aucun accommodement.

« J'aime le fiancé de mon amie. Moi seule en supporterai les conséquences. D'abord, en partant immédiatement. Je vais écrire à ma pauvre petite mère qui n'y comprendra rien, de me rappeler à Paris, sous un prétexte plausible. D'ici là, je me défendrai de toute occasion pouvant me rapprocher de M. Drive (elle se refuse maintenant de le désigner, fût-ce vis-à-vis d'elle-même, par son prénom). Je me défendrai d'y penser. Une fois à Paris, je travaillerai tant que cela me sera peut-être moins difficile ? »

Alors, elle s'asseoit au gracieux bureau en bois de rose qui orne un des angles de la chambre champêtre et en rabat le pupitre.

Puis, ayant réfléchi à ce qu'elle doit écrire, elle trace d'une main décidée ces petites lignes qui vont élever une si grande barrière entre elle et l'amour interdit.

Sa lettre terminée et cachetée, elle la pose en évidence, afin de la remettre demain matin à Clarisse, la femme de chambre, lorsque celle-ci lui apportera son petit déjeuner.

Mais quand elle a rangé sa plume, son papier, et refermé la tablette du mignon secrétaire, une immense détresse la saisit contre laquelle elle cherche en vain à lutter.

C'est une impression de vide . . . d'abandon . . .

Vous qualifie-t-on de "vieux jeu" ?

Si vous vous refusez toujours à essayer ce que vous ne connaissez pas, vous vous privez souvent de réelles améliorations. Par exemple, quand cesserez-vous d'ignorer les avantages de Tampax — la nouvelle protection hygiénique mensuelle? Pourquoi ne pas l'adopter dès ce mois-ci? Des milliers de femmes ont abandonné les bandes extérieures pour cette nouvelle méthode. Tampax étant propre et de petit format — ceintures, épingles et bandes extérieures deviennent superflues. Vous connaissez alors une réelle liberté de mouvements.

Un mince tube-applicateur individuel rend Tampax facile d'emploi. Simple, confortable et se portant *intérieurement*, vous en oubliez la présence lorsqu'il est en place. Pas d'odeur ni d'irritation possibles. Que vous soyez en tenue de ville ou en maillot de bain, Tampax est invisible. Tampax est idéal non seulement pour la plage, mais aussi lorsque vous nagez.

Fait de coton hydrophile pur, Tampax fut mis au point par un médecin. Facile à changer et à jeter. Une provision d'un mois se dissimule dans votre sac à main. En vente dans les pharmacies ou comptoirs de produits sanitaires. Canadian Tampax Corporation Ltd., Brampton, Ontario.

Cette publicité est acceptée par le Journal de l'Association Médicale Américaine

Elle aperçoit ce que sera sa vie, sous le fardeau inattendu et cet amour dont elle n'arrivera jamais à se défaire.

D'un geste machinal, elle reprend l'enveloppe qu'elle vient de préparer. Inconsciemment, elle relit la suscription...

Puis, comme si l'image d'un cher visage apparaissait soudain sur le rectangle mauve, elle éclate en sanglots, laissant monter à ses lèvres l'éternel appel de toutes les douleurs :

— Maman !

VII — L'INATTENDU

MADAME ET MONSIEUR font avertir Mademoiselle que l'on attend son frère.

— Mon frère va venir !

A cette nouvelle, Madeleine sauta de son lit, enfila des babouches, se revêtit de sa robe de chambre comme si Jacques eût été à sa porte.

— Oh ! le frère de Mademoiselle ne sera pas au château avant ce soir ! dit Clarisse en souriant.

La jeune fille n'eut pas le temps de demander des explications.

Après quelques « toc, toc » précipités, Juliette de Sancy entrait à son tour et s'écriait :

— Tu es au courant ? Nous attendons Jacques !

Et comme Madeleine balbutiait, stupéfaite :

— Je n'y comprends rien, j'ai quitté Paris avant-hier et il n'était pas question du tout que Jacques vint me rejoindre.

Juliette, lui mettant sous les yeux le journal qu'elle tenait caché derrière son dos :

— Tiens ! Regarde, ma chérie, et tu comprendras !

En titre vedette, le quotidien parisien annonçait en effet que le brillant jeune pilote, Jacques Claret, devançant toutes les prévisions, comptait s'envoler du Bourget dans la quinzaine.

— Et il ne le savait pas au moment de mon départ ?

— Il n'en était pas sûr, attendant certaines informations de San-Francisco. Les informations lui sont parvenues avant-hier, et l'on a décidé à partir plus tôt qu'il ne l'avait cru. C'est ce qui explique dans la lettre que papa a reçue ce matin et qu'il te montrera. Mais ce n'est pas le plus beau.

— Ne me fais pas languir, ma Liette !

— Le plus beau, c'est que « la Fête des As » aura précisément lieu cette année à Nantes. Et pas plus tard que dimanche, c'est-à-dire après-demain, mais ton frère qui figure au programme à la place d'honneur a eu une drôle d'idée ! N'annonce-t-il pas sa visite juste pour le jour de la fête ? Tu penses si papa a accepté cela ! Un télégramme comminatoire est déjà parti pour Nantes où Jacques doit arriver ce matin même avec son appareil. Papa avise purement et simplement le « brillant pilote » de se tenir prêt à prendre l'auto qui attendra aux environs de six heures, devant l'Aéro-Club.

— Je suis abasourdie. Il ne m'avait pas davantage parlé de cette « Fête des As », que de la possibilité, pour lui, d'avancer son raid.

— Et alors, Liette, s'écria-t-elle, frappée d'une idée soudaine, sans cette fête d'après-demain, Jacques serait parti, dans deux ou trois semaines, pour un vol si dangereux et je ne l'aurais pas revu ?

— Oh ! dans ce cas-là, il serait certainement venu t'embrasser avant son départ, répondit l'autre en détournant la tête.

Son amie hocha dubitativement le menton :

— Il y a là des choses que je ne m'explique pas.

— Que vas-tu imaginer ?

— Tiens, cette façon d'annoncer à ton père une visite en « coup de vent » alors qu'il me sait ici et que tes parents l'ont toujours accueilli comme ils m'accueillent moi-même. C'est à peine poli et il faut bien toute l'indulgence de M. de Sancy pour...

— Ne partage pas les cheveux en quatre, Maddy ! Jacques sera vraisemblablement ici ce soir. Réjouis-toi sans arrière-pensée.

Mais si Madeleine avait été moins absorbée par ces « arrière-pensées » dont parlait son amie, peut-être eût-elle remarqué la gêne de cette dernière.

Ce fut au contraire Juliette qui observa vivement, comme on le fait quand on est heureux de changer de conversation.

— Tu n'as pas ta bonne figure d'hier ? Es-tu souffrante ?

— Oh ! un peu de migraine. Ce n'est rien, ma chérie.

Tout en répondant, elle couvrait son amie d'un regard de chaude tendresse.

— Ma petite Liette, pensait-elle, ma petite Liette ! Si bonne et si franche ! Ah ! comme j'ai raison de vouloir préserver notre amitié au prix de n'importe quel sacrifice. En restant auprès de toi... auprès de lui, j'agirai avec déloyauté.

Comme elle s'affirmait ainsi dans sa résolution de détourner ses yeux tombèrent sur l'enveloppe qu'elle n'avait pas remise à Clarisse.

— Je la mettrai tout à l'heure à la boîte, se dit-elle.

Mais une fois que Mlle de Sancy l'eut quittée, elle changea d'avis.

— L'arrivée inopinée de Jacques, son départ pour San-Francisco... arrangent tout ! Je vais dire — et dès aujourd'hui — que ma présence auprès de maman s'impose en de telles circonstances et cela ne sera pas tout à fait un mensonge. Il ne me restera qu'à décider Jacques à me remmener avec lui à Paris, après-demain. Même si maman m'avait répondu tout de suite, je n'aurais pas pu m'en aller plus tôt, mais la chérie se serait inquiétée. Tandis que la nouvelle solution n'éveillera les soupçons de personne.

VIII — LA FÉE DE LA TERRASSE

MON GRAND FRÈRE ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Que veux-tu dire, sœurette ?

— Oh ! ne cherche pas à me donner le change. J'ai bien compris que tu ne tenais pas à venir aux *Pins Blancs*. Si ! si ! Enfin, tu ne pouvais te dérober à la pressante invitation de M. de Sancy... C'eût été une impolitesse grave. Mais crois-tu que je n'ai pas remarqué ton air préoccupé ?

— Il est naturel que je sois préoccupé, à quelques jours d'un raid comme celui que je vais entreprendre.

— Je te connais, Jacquot, et je suis bien sûre que ce n'est pas la perspective de ton raid qui te donne ce visage contracté... ni cette nervosité.

Ils échangeaient ces propos, accoudés tous deux à la balustrade de la terrasse, après le dîner qui suivit l'arrivée de Jacques Claret au château.

Les lumières du salon, par les immenses baies ouvertes éclairaient la robe d'organdi orange de Madeleine et la mince et haute silhouette de l'aviateur en uniforme.

De quatre ans plus âgé que sa sœur, il paraissait plus. Était-ce à cause de l'expression énergique qui durcissait encore ses traits déjà volontaires ? Ou de l'amertume de la bouche, entre les deux plis qui la creusaient ?

Il ne répondit pas tout de suite à Madeleine et la jeune fille respecta son silence.

Devant eux, le parc, au delà du halo de lumière vive projetée par les énormes globes électriques du perron, se voilait de mystère nocturne.

Au-dessous d'eux, des fusains cernaient la terrasse d'une ombre à peine moins dense.

— Te rappelles-tu, Maddy, cette fée de notre enfance que chacun de nous prétendait rencontrer ici, en secret, la nuit venue ?

— Oui, Jacquot !... Elle causa même bien des drames. Nous en prenions prétexte pour retarder le plus longtemps possible le moment d'aller nous coucher. Et ni Mme ni M. de Sancy n'osaient sévir trop puisqu'ils avaient eu l'imprudence d'entrer dans le jeu et d'utiliser la fée aux meilleures fins. « Ceux qui n'auront pas mangé leur pain en même temps que leur confiture n'iront pas sur la terrasse trouver la fée ». Chère Mme de Sancy, nous l'a-t-elle faite souvent cette menace, qu'il s'agisse de tartines ou d'autres choses !

Il soupire sans rien dire et Madeleine ajouta :

— Était-elle tellement irréelle, notre fée ? Avouons que tout ce que nous lui demandions, elle nous l'accordait ! Nous lui écrivions des billets que nous cachions là, derrière ce vase... Le trou y est encore, tu vois ? Et peu de jours après, nous recevions le jouet désiré...

— J'ai toujours soupçonné le colonel de Brunoy d'avoir été pour quelque chose dans ces générosités féeriques.

— Ce bon Croquemitaine ! Moi aussi, j'ai eu cette idée. Et, sans doute, Juliette l'eut comme nous. Cependant, aucun de nous trois ne s'en est jamais expliqué ouvertement avec le colonel. Comme si, au fond de nous-mêmes, nous eussions conservé un peu l'illusion de notre enfance !

— Il est si triste de ne plus croire aux fées !

— Mon Jacquot, j'aimerais tant qu'elle n'eût pas été un mythe, celle qui nous exauçait si bien. Je lui demanderais de te donner le bonheur.

— Comme il faudrait qu'elle fût puissante !

— Crois-tu ? Ecoute, nous sommes seuls dans ce coin de terrasse. Si tu essayais de faire un vœu ?

— Non, ma chérie.

Et, à voix tremblante et basse, il murmura :

— Car le vœu qui monterait à mes lèvres, je n'ai pas le droit de le faire ! Je n'ai pas le droit d'en demander la réalisation.

— Parce que nous sommes pauvres ? Interrogea-t-elle, sur le même ton.

— Oui, sœurette. Un homme pauvre n'a pas le droit, s'il se respecte, de solliciter la main d'une jeune fille riche, trop riche, même s'il l'aime éperdument, surtout s'il l'aime !...

— J'avais soupçonné ton secret, mon grand.

— Pourtant, je ne voulais pas le laisser transparaître. Mais ce soir, j'ai trop souffert. J'avais cru partir pour San-Francisco sans l'avoir revue. Je craignais tant de me retrouver en face d'elle fiancée.

— Elle n'aime pas M. Drive. Du moins, elle ne l'aime pas d'amour !

— Alors, pourquoi ce mariage ? Oh ! je dois reconnaître que ce M. Drive est vraiment bien. Et il est riche, lui ! Il pourra lui donner l'existence qu'elle mérite.

— Ce n'est pas certain. Du point de vue matériel, certes, elle n'aura rien à désirer. Mais il y a, entre eux, des incompréhensions. Elle l'épouse parce que c'est un fiancé que ses parents lui ont choisi... qu'il représentera, socialement, tout ce qu'une jeune fille sage peut espérer... A moins, encore, qu'elle n'ait été si docile que pour oublier, comme toi, Jacques. Peut-être a-t-elle, elle aussi, renoncé à un grand rêve ? Elle ignore que tu l'aimes ?

— Oh ! Maddy ! Me crois-tu capable d'avouer mon amour à une jeune fille que je sais ne pas pouvoir épouser ?

— Tu ne m'as pas comprise ! Je sais bien que tu n'auras jamais fait cela. Mais es-tu certain qu'elle n'a rien deviné ?

— J'ai apporté à lui cacher mes sentiments la plus grande vigilance ! C'est même pourquoi, il y a six ou huit mois, je n'ai pas démenti tout de suite l'annonce de mes fiançailles avec Mlle Moreix, la fille du constructeur.

Madeleine se frappa le front :

— Six ou huit mois ! C'est à peu près à cette époque que M. Marc Drive a été autorisé à venir chez les de Sancy. Oh ! Jacques ! Elle t'aime ! Et c'est pour cela que ne sachant pas que tu lui rends son amour, elle accepte ce mariage de convenances. Si, si ! J'en suis sûre ! Mille indices me reviennent en mémoire. Tiens, tu n'as pas vu comme elle était pâle en te voyant descendre de l'auto. Et au dîner, elle a si peu mangé que sa mère s'est inquiétée. Elle t'aime, Jacques ! Tes scrupules feront son malheur autant que le tien.

Elle avait parlé avec une sourde exaltation.

Jacques, secouant la tête, se contenta de répondre :

— Mlle de Sancy a quatre millions de dot. Ses parents en possèdent trois fois autant ! Et moi ?

— Toi, tu as la gloire ! Après ton raid, tu seras l'un des plus grands...

— La gloire n'a jamais suffi à payer quoi que ce fût. Me vois-tu habitant un appartement dont ma femme aurait à payer le loyer ? Usant de l'auto qu'elle aurait achetée, etc.... etc.... Mais je n'oserais pas même donner un ordre à un domestique !...

— Mais tu vas gagner de l'argent, Jacques ! Ce raid n'est pas seulement honorifique. Toi-même, tu m'as dit qu'il te rapporterait au bas mot...

— Jamais assez pour que je me pardonne d'avoir levé les yeux sur Juliette ! Avec moi pour mari, il lui faudra ou bien renoncer à sa dot ou se restreindre, et souffrir sans doute de ces restrictions... Si, si ! Ce n'est pas à nous à le nier, la grande fortune crée des habitudes... des façons d'être... qui vous laissent un vide extrêmement pénible lorsqu'on la perd. Nous en savons quelque chose.

— Parce que nous sommes tombés de la fortune à la misère ! Ce ne serait pas le cas !

— Juliette n'a pas connu les échelons qui séparent la pauvreté de l'aisance. L'aisance que je lui offrirais pour elle serait la pauvreté. L'aimant comme je l'aime, penses-tu que je puisse m'arrêter un instant à cette idée ? Alors ? La seconde solution ? Celle dont il était question tout à l'heure ? L'appartement et le reste payés par Madame !

A mesure qu'il parlait, elle sentait se faire, en elle, un écroulement nouveau.

Quel espoir fou s'était levé dans son cœur durant la confession de Jacques ?

Avait-elle pensé que Marc Drive, une fois libre ?

Mais qui explorera jamais la faune du subconscient ?

— Mon Jacquot ! Nous sommes bien malheureux ! s'exclama-t-elle douloureusement et il tressaillit.

— Nous ! Pourquoi ce nous, petite sœur ? Est-ce que toi aussi ?...

Elle baissa la tête.

— Ma chérie, ce n'est pas la même chose ! Le garçon riche qui t'aimerait pourrait t'épouser. Il est courant qu'un homme de cœur... D'ailleurs, tu auras une dot ! Cet argent que je vais gagner, comment l'emploierai-je mieux qu'en assurant ton bonheur ? Toutefois, pour la sécurité même de ce cher bonheur, j'aimerais mieux que l'élu continuât à te croire pauvre.

— Mon Jacquot ! mon bon Jacquot ! répétait Madeleine en pleurant doucement. Riche ou pauvre, je n'épouserai jamais celui que j'aime parce que... parce qu'il est déjà fiancé...

— Oh ! Maddy !

Il ne sut rien ajouter. Il avait compris. Ce fut elle qui reprit :

— Il faut que tu m'emmènes... Tu raconteras que maman a trop de chagrin à compter les jours qui te restent à passer auprès d'elle... ou n'importe quoi... L'essentiel, c'est que je rentre avec toi !

— Tu as raison, ma pauvre chérie ! Sois tranquille, nous repartirons ensemble ! Et puisque nous connaissons notre double secret, nous nous aiderons mutuellement...

Mais un air de tango arrivait jusqu'à eux.

— Rejoignons les autres, sœurette, dit-il. Notre absence n'a déjà que trop duré... Pour la faire oublier, il nous faudra jouer un peu les boute-en-train jusqu'à la fin de la soirée.

— J'ai pleuré, Jacques... Précède-moi, je vais monter jusqu'à ma chambre afin d'effacer les traces de mon chagrin... au moins sur mon visage ! ajouta-t-elle avec un mélancolique sourire.

Et tandis qu'il pénétrait au salon, elle s'en alla vers l'escalier de service qui lui permettait de passer inaperçue.

Alors, de dessous la terrasse, on eut pu voir un point lumineux, pareil à celui d'un cigare allumé, surgir.

Après quelques instants, ce fut à travers les arbres du parc que le minuscule cercle de feu brilla.

Lorsque Madeleine réapparut, parmi l'assemblée joyeuse, Mme de Sancy lui demanda :

— Vous n'auriez pas vu mon frère, mon enfant ? Il est sorti voici un long moment déjà, et l'air du soir ne vaut rien à ses rhumatisms.

Etes-vous déprimée ? Nerveuse ? Sans énergie ? Délaissée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments ? Souffrez-vous de maigreur ? de vertiges ? de migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, de ce sang non purifié qui cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT
SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO "A".

Correspondance strictement confidentielle.

Mme CLAIRE LUCE,
LES PRODUITS SANO ENRG.
Case Postale 2134, (Place d'Armes),
Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

Pour vos moments de loisirs . . . lisez

LE SAMEDI

Le plus grand magazine hebdomadaire du Canada, LE SAMEDI, ne cesse de grandir. Depuis nombre d'années, c'est un magazine complet: romans, contes et nouvelles, actualités, mots croisés, sport, radio, cinéma, modes, articles sur tous les sujets, chroniques nombreuses. Il occupera vos heures de loisirs, et il sera une distraction agréable dès son entrée dans votre foyer.

•

Notre feuilleton en cours :

Le retour sans espoir

Par ARISTIDE BRUANT

COUPON D'ABONNEMENT

LE SAMEDI

Canada		*Etats-Unis*	
1 an	$3.50	1 an	$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

☐ *Important*—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975-985, rue de Bullion, Montréal 18.

IX — L'AVEU

LA « FÊTE DES AS » battait son plein. Le *Tout-Nantes* était là. Et même beaucoup plus que le *Tout-Nantes* ! Les environs avaient fourni leur contingent d'élégance.

Dans la foule, on se désignait, parmi les spectateurs qui avaient pris rang dans les tribunes officielles, de nombreux châtelains des bords de la Loire et leurs hôtes d'été.

Les de Sancy, particulièrement, retenaient l'attention. Dans la région, on aimait M. de Sancy qui n'aurait eu qu'un mot à dire pour être député aux prochaines élections. Et l'on vénérait Mme de Sancy que l'on savait si douce et si bonne.

Mais, ce jour-là, les châtelains des *Pins* intéressaient à plus d'un titre. D'abord, il y avait cette éblouissante jeunesse qui les entourait : Juliette, leur fille, d'une beauté blonde quasi-irréelle dans sa toilette d'un bleu doux, sous l'immense capeline de mousseline tendue. Oui, même Simone Maune qui, dans son tailleur blanc, et coiffée d'un drôle de petit canotier penché, était bien jolie à voir . . .

Enfin, l'on savait que Jacques Claret était l'hôte des *Pins* ! Les gens du pays connaissaient les liens d'amitié qui liaient le pilote et sa sœur aux de Sancy. On se souvenait que — il y avait peu d'années encore — la famille Claret était riche. Puis le père avait fait de mauvaises affaires, était mort de désespoir. Aujourd'hui, les enfants travaillaient. Mais le garçon allait devenir un héros national . . . Qu'il réalisât son vol Paris-San-Francisco sans escale et c'était la gloire sans limites. Pourtant, il était là, tout simple, pas fier. Malgré cette réputation, malgré ce beau costume d'aviateur qui rendait quelques-uns si arrogants.

Les de Sancy étaient au premier rang de la Tribune du Ministre et du Préfet.

Durant la dernière partie du programme, Jacques était demeuré à leurs côtés et le Ministre s'entretenait souvent avec lui, tous deux suivant avec un intérêt passionné les évolutions de nos escadrilles de l'air. Dans le ciel d'août et de Touraine, les souples oiseaux d'acier étincelaient, soit qu'ils fonçassent de l'horizon et se rejoignissent en flèches, soit qu'ils se transformassent en triangles, en parallèles géométriquement espacés.

Mais chacun attendait le moment où Jacques Claret ferait sa montée dans l'azur.

— Tu seras prudent, Jacquot ? dit Madeleine ; et il comprit bien que la recommandation n'était pas aussi puérile qu'elle en avait l'air.

Mais il la rassura :

— Sois sans inquiétude, petite sœur ! Je veux pouvoir partir pour San-Francisco. Au revoir, Juliette !

Mlle de Sancy lui tendit la main et ses lèvres remuèrent avant qu'elle pût prononcer :

— Au revoir, Jacques !

Dans ses yeux, n'y avait-il pas une sorte de buée ?

— Je trouve votre émotion absolument hors de propos, mes enfants ! déclara rondement le colonel de Brunoy. Voilà un gaillard qui passe sa vie dans les nuages et vous avez l'air de trembler parce qu'il se dispose à y faire sa millième ballade. Ayez un peu plus l'esprit militaire, que diable !

Marc Drive, qui était derrière les deux jeunes filles, observa en se penchant légèrement :

— Le métier d'aviateur a décidément des compensations ! Courir un risque devant de beaux yeux inquiets doit aider à vaincre !

Juliette se retourna vivement, une intonation qu'elle n'avait jamais entendue vibrait dans la voix de son fiancé. Pourtant, elle ne rencontra pas son regard. C'était le profil anxieux de son amie que les yeux de Marc interrogeaient.

Elle ne fut pas seule à surprendre cette marque d'attention. Comme elle détournait la tête, elle s'aperçut que le colonel, lui aussi, fixait avec un intérêt aigu le fiancé de sa nièce. Mais les hauts-parleurs annonçaient :

— Monsieur le Ministre, Monsieur le Préfet, Mesdames, Messieurs, nous allons assister à quelques exercices de vol du jeune et célèbre pilote Jacques Claret . . .

Une vague d'applaudissements nourris accueillit cette déclaration.

Puis ce fut un autre vrombissement.

L'énorme bête ailée décolla après que l'on eût vu s'agiter la main du pilote.

Des centaines de jumelles se braquèrent aussitôt vers l'azur. Toutes les têtes étaient levées.

L'appareil de Jacques, l'*Elan*, montait, sur la route invisible.

— Le garçon a la main, il n'y a pas à dire ! marmonnait le colonel.

— C'est indéniable ! acquiesça Marc Drive. Même aux pauvres terriens que nous sommes, sa sûreté apparaît,

Pour ces paroles, Juliette dédia à son fiancé son meilleur sourire.

Cependant, l'*Elan* commençait la série des acrobaties classiques ; redressement, passage d'une aile à l'autre, descente vertigineuse en vrille.

Juliette avait saisi la main de son amie et toutes deux, serrant leurs doigts entrelacés, la respiration oppressée, suivaient les ébats du splendide jouet humain.

Tout à coup, en une seconde tragique, l'on vit et comprit l'accident. L'une des ailes de l'appareil fléchissait.

Une immense clameur monta du champ. On se bousculà, pour courir on ne sait où.

Mais, oh ! miracle ! ceux qui observaient l'avion blessé, le virent, après une brusque descente, mater sa vitesse, tourner au bout du champ. Allait-il atterrir sans dommage ?

Haletants, crispés, dans une angoisse inexprimable, on vivait la lutte de l'Homme et de la Machine en révolte.

Soudain, l'aile qui pendait, s'abîma. Un fracas terrifiant suivit.

Toute la foule en désordre se porta vers le point de chute.

Et voilà que léger, preste, le pilote de l'appareil sombré sautait à terre. Des « bravos » des « hourras », des cris frénétiques libérèrent alors, d'un seul coup les poitrines.

On l'entoura, on le pressa. On manqua de le faire périr étouffé, lui qui venait d'échapper à la mort.

Les questions se croisaient, les exclamations reprenaient.

C'était la joie délirante, quasi-maternelle, d'une population à qui l'on rendait son idole.

— Il n'y a pas eu trop de casse ! disait Jacques avec un calme sourire en désignant l'avion gisant.

On s'apercevait en effet que l'*Elan* avait été beaucoup moins éprouvé qu'on ne l'eût craint.

— Vous avez accompli, peut-être, le plus bel exploit de votre carrière, déclarait au pilote un délégué parisien de la grande compagnie d'aviation *Les Nuées*.

A son tour, le Ministre, accouru, félicita le jeune homme pour l'admirable sang-froid dont il avait fait preuve.

Le Préfet ne voulut pas être en reste. M. de Sancy qui accourait, lui aussi, ainsi que Simone Maune et Robert Darcy, s'écria :

— Mon cher enfant, en vous épargnant, vous avez épargné à ceux qui vous aiment une affreuse douleur !

— Monsieur Claret, vous êtes vraiment un as ! décrétait Simone Maune, en lui secouant vigoureusement la main.

— Ah ! mon cher, quel sang-froid ! renchérissait Robert Darcy.

— Madeleine ? demanda l'aviateur anxieusement.

— Elle s'est précipitée avec nous, expliqua M. de Sancy, dès que... Puis, quand on vous a vu sauter de l'appareil, elle a pris un autre côté, croyant sans doute arriver plus vite jusqu'à vous ! Ah ! la voilà !

— Jacques ! C'est donc vrai ? Tu es sauvé ? Jacques... Jacquot !

Et la jeune fille, balbutiante, enivrée, s'abattait sur sa poitrine.

— Sœurette ! s'exclama-t-il en la serrant dans ses bras.

Pour la première fois, il paraissait dominé par l'émotion.

Cependant, leur petit groupe fendait péniblement la cohue.

Ils atteignaient les tribunes lorsque Jacques, cherchant des yeux quelqu'un qu'il ne découvrait pas, s'écria soudain :

— Que se passe-t-il ? Monsieur de Sancy ? Voyez... Cet attroupement...

— Seigneur ! s'exclama-t-il, le châtelain des *Pins*, mais c'est...

En dépit de son âge et de sa corpulence, il essaya de suivre Jacques. Mais celui-ci, en dix foulées, parvint au cœur du rassemblement.

Etendue à terre, comme une longue fleur fauchée, Juliette de Sancy était évanouie.

Sa mère, d'une main tremblante, cherchait à lui maintenir un flacon de sels sous les narines, en répétant désespérément :

— Ma petite fille, ma petite fille !

Marc Drive était allé quérir un docteur.

A la vue de la bien-aimée, plus pâle qu'un lys, Jacques faillit oublier le lieu et tout ce qu'il avait résolu de tenir secret. Mais sa sœur, surprenant le mouvement qui le portait en avant, lui saisit le bras.

— Domine-toi, mon grand, murmura-t-elle.

— Merci ! dit-il avec un profond soupir.

Cependant, Mme de Sancy relevait la tête.

— Vous avez fait à ma petite fille une bien grosse peur, Jacques ! prononça-t-elle lentement.

Mais à ce moment, Marc Drive, suivi du médecin, arrivait à grands pas. On s'écarta.

— Je t'en prie, dit Jacques à sa sœur, approche-toi. Dis-moi si elle revient à elle.

Madeleine, qui lui obéit, secoua la tête :

— Elle a toujours les yeux fermés. Pourtant, le docteur a l'air de lui faire respirer quelque chose de très fort... Cela sent jusqu'ici. Maintenant, je crois qu'il essaie de la respiration artificielle.

— Mademoiselle Claret... Ne restez pas ici... Cette journée a été assez dramatique pour vous...

C'était Marc Drive qui parlait. Prenant avec délicatesse le bras de la jeune fille, il tentait de l'éloigner, mais elle s'y refusa.

— Non, non !... Je veux voir Juliette rouvrir les yeux ! Je suis si inquiète !... Mais vous, monsieur, dites... Ne trouvez-vous pas cet évanouissement bien prolongé ?

Cependant, on maintenait à grand'peine le cercle des curieux apitoyés. Marc, ainsi que Robert Darcy, dut s'y employer.

— A-t-elle bougé ? demandait à Madeleine l'aviateur.

— Pas encore... Ah ! si ! si !... ses lèvres remuent, ses paupières aussi...

En effet, la jeune fille revenait à elle et Mme de Sancy éperdue, lui tenait le balbutiant language des mères, devant leur petit retrouvé !

— Ma petite fille ! c'est moi ! Je suis là ! Ma chérie ! Ma tendresse ! Ma toute petite !

Mais elle, promenant sur les assistants un regard plein d'épouvante, ne semblait pas entendre.

— Juliette ! tu me reconnais ? reprenait la maternelle mélopée. Ma Liette ? dit ? Ma...

— Jacques ! murmurèrent les lèvres exangues.

— Jacques ! répétèrent-elles et ce fut cette fois comme un cri.

Il entendit, et se précipita.

Alors, les joues de Juliette se colorèrent brusquement. Une joie indicible détendit les traits crispés, ses bras se soulevèrent. Mais elle ne put que redire :

— Oh ! Jacques !

Tandis que de grandes perles transparentes lui inondaient le visage.

X — TROIS HOMMES EN PRESENCE

Ce soir, ma sœur et moi nous aurons quitté les *Pins*, Monsieur. Mais j'ai tenu à vous affirmer auparavant, sur l'honneur...

— Quoi donc ?

M. de Sancy avait lancé ces deux petits mots d'un ton qui glaça le jeune homme.

Le colonel de Brunoy, suivant du regard, du fond d'un vaste fauteuil de cuir, les deux hommes qui allaient et venaient dans le petit fumoir, leva vers son beau-frère des yeux étonnés.

— Imaginez-vous, continuait celui-ci, que je crois ma fille capable de se prêter à une intrigue ? Vos affirmations à cet égard seraient... déplacées. Il n'en reste pas moins que l'incident, fort regrettable, de tout à l'heure vient de rendre son mariage... difficile.

— Son mariage avec M. Drive ! émit, d'une voix suave, le colonel.

— Naturellement ! reprit brusquement M. de Sancy. De quel autre mariage pourrait-il être question ?

— Oh ! je disais ça pour... préciser ! répondit l'oncle de Juliette, avec un petit geste de la main.

— Evidemment, continua M. de Sancy, vous avez représenté pour cette jeune imagination le héros de l'Air. Celui qui risque sa vie d'un coup d'aile... Sa mère et moi, nous aurions dû nous méfier...

PASSEZ DE BELLES SOIRÉES . . .

. . . mais ne commettez pas l'imprudence habituelle des gens qui oublient de s'emporter de quoi lire à la maison, les jours pluvieux ou les "mauvais soirs"... Mais, direz-vous, quelle matière à lire faut-il se procurer ? Certes pas des bouquins sérieux, interminables et incommodants à transporter et que, finalement, on ne lit pas ! Non, ce qu'il vous faut, c'est un choix de lectures variées, artistement illustrées et ornées de couleurs, traitant de mille choses d'actualité et répondant aux goûts du moment, instructives, distrayantes à la fois et dont on peut se procurer et disposer facilement et économiquement...

Notre roman de septembre :

SYLVAINE AU CARREFOUR

par JEAN MIROIR

COUPON D'ABONNEMENT

LA REVUE POPULAIRE

Canada		*Etats-Unis*	
1 an	$1.50	1 an	$1.75
2 ans	2.00	2 ans	2.50

☐ *Important*—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975-985, rue de Bullion, Montréal 18.

Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

— Si j'avais une voix moins éraillée, j'entonnerais le grand air de Carmen ; interrompit le colonel, qui toussotant s'essaya néanmoins :

L'Amour est un oiseau volage
Qui n'a jamais connu de loi...

— Non... Je n'arriverai pas à continuer...

Son beau-frère, suffoqué d'indignation, demeurait sans paroles comme devant un fou.

— Mais vous aussi mon cher, vous semblez avoir perdu le souffle ? observa le colonel.

Quant à Jacques, il regardait alternativement les deux hommes, tiré de sa détresse par cette scène inattendue.

Enfin, M. de Sancy parvint à articuler.

— Mon cher Edgar, j'ai toujours eu beaucoup de respect pour votre caractère. Mais, en l'occurrence permettez-moi de vous dire que la plaisanterie est inacceptable...

— Comme vous êtes excessif ! modula le militaire. Mais si ! Mais si ! Je vous assure que ma petite ritournelle a très heureusement rafraîchi une atmosphère qui commençait à s'échauffer...

— A vos yeux, ce qui vient de se passer : ma fille compromise... et toutes les suites qu'une telle circonstance comporte... tout cela n'est qu'incidents légers...

— Pardon... Ces « incidents légers » (j'adopte ce terme qui rend aux choses leurs justes proportions) me ramènent à leur point de départ, qui, lui, ne fut pas un incident !

— Je n'oublie pas le danger terrible encouru par Jacques ! reprit le Baron, gêné.

L'aviateur eut un geste désinvolte.

— Nous reconnaissons tous votre bravoure, jeune homme ! continuait l'industriel. Mais j'aurais voulu admirer, aussi, votre discrétion.

Le pilote blêmit à cette offense.

— Monsieur !

— Vous n'ignorez pas quelles imaginations emportaient...

— Vous rappellerai-je, Monsieur, coupa Jacques Claret, que, depuis deux ans, je ne suis revenu au château qu'à votre invitation formelle.

— Je ne veux pas mettre en doute votre loyauté, Jacques. Tout de même, les idées romanesques de Juliette vous étant connues, il me semble que vous auriez pu vous croire autorisé à refuser ces invitations. Je tenais essentiellement à ce mariage qui m'offrait toutes les garanties qu'un père peut exiger. Une fois mariée, ma fille, eût oublié ses songes creux de fillette.

— Qu'en savez-vous, Monsieur ? se rebiffa, tout à coup, le pilote. Ah ! j'aurais bien voulu. J'avais bien espéré poursuivre l'entretien sans éclat. Mais c'en est trop. Je ne suis donc à vos yeux qu'une sorte de détrousseur d'âmes qu'on ne saurait aimer sans extravagances ? Avec la fortune, j'ai donc perdu toutes délicatesses... et la moindre valeur morale !

— Ne donnez pas à mes justes reproches un sens qu'ils n'ont pas !

— Justes reproches ? Est-il juste de me reprocher d'être descendu au château *sur vos instances* ? Mais que je me fusse logé ici ou là vous auriez assisté à la manifestation aérienne de Nantes ? Et ma chute eut tout autant bouleversé Mlle de Sancy !

— Je n'en suis pas certain ! Et si vous m'aviez laissé entendre qu'elles étaient les raisons qui vous interdisaient de descendre sous mon toit il est probable que j'eusse pris d'autres dispositions. Vous ne l'avez pas fait et c'est de cela que je vous tiens rigueur, Jacques ! A cause de votre imprudence, le mariage... l'avenir même de ma fille sont sérieusement compromis... Plus de cinquante personnes ont assisté à la petite scène du champ d'aviation... Je ne doute pas que les langues marchent bon train, depuis... M. Drive s'est excusé de ne pas rentrer avec nous... J'attends, d'un instant à l'autre qu'il me reprenne sa parole. La victime de tout cela, ce sera ma fille...

— Je vous demande pardon, Monsieur ! Certes, vous voudrez bien convenir que j'étais loin de prévoir... Mais... Oh ! Ne voyez, je vous prie, nulle imprudence dans ma remarque ! En quoi le bonheur de votre fille... son avenir sont-ils lésés ?

— Vous divaguez, mon garçon !

— Ce qui s'est passé vous a révélé — lui a révélé peut-être à elle-même... que Mlle votre fille n'avait pas donné tout son cœur au fiancé que vous lui aviez choisi. Ne convient-il pas de se réjouir que l'événement se soit produit alors qu'il est encore temps, avant le mariage ?

— Ma fille épousait de plein gré ce fiancé que je lui avais choisi ! rétorqua-t-il, animé d'un grandissant courroux contre cet empêcheur qui osait lui faire la leçon. Quoiqu'il en soit, poursuivit-il, la voici maintenant désignée à la curiosité publique, aux commérages. Que M. Drive se retire, qui donc, après ce scandale me demandera sa main ?

— On pourrait peut-être la marier à Jacques ? suggéra, le colonel.

Le père irrité bondit :

— Cette fois, Edgar, vous passez la mesure !

— Je ne m'en rends pas compte ! Je ne vois pas quelle objection se lèverait contre ce mariage qui répondrait à l'amour mutuel de ces enfants. Car je n'imagine pas, mon cher Paul, que des considérations de gros sous vous arrêtent.

— Ma fille est assez riche pour passer outre à la pauvreté d'un prétendant capable de la rendre heureuse.

— Et vous croyez que Jacques ne remplirait pas le programme ?

— Certainement pas. Qu'il m'excuse de ma brutalité. Nous n'avons pas à mâcher nos mots. Je ne donnerai pas ma fille à un aviateur. Qu'on se le tienne pour dit !

— Vous avez une aversion personnelle contre ces courageux garçons ?

— Ne me faites pas dire ce qui est loin de ma pensée, Edgar. Je sais ce que je dois admirer en eux... Mais un aviateur, n'est pas un époux possible. Je ne veux pas assister aux transes de Juliette, à chaque raid périlleux... Je ne veux pas trembler avec elle, tous les jours, pour la vie de son mari... du père de ses enfants.

— Hé ! hé ! Jacques renoncerait peut-être à l'aviation pour l'amour de sa belle ! A son âge, on a de ces folies là...

— Pour mériter Mlle de Sancy, déclara Jacques, gravement, il n'est pas de sacrifice qui ne me paratrait acceptable. Mais je tiens à son estime plus qu'à mon bonheur ? Je suis pauvre. Votre fille, Mlle de Sancy, est assez riche pour passer outre à la pauvreté d'un prétendant... Je suis assez pauvre pour ne pas passer outre à sa richesse...

— Quel dommage que le goût de la déclamation gâte les meilleures intentions ! émit M. de Brunoy. Mon cher Jacques, je vous vois une carrière certaine sur notre première scène nationale. En attendant, laissez-moi ramener le débat à son plan véritable. Il est beau d'invoquer votre bonheur... la satisfaction que vous puiserez à l'estime de Juliette... Mais, ne croyez-vous pas, mon garçon, que son propre bonheur est aussi à considérer.

— Mais...

— Vous aime-t-elle, oui ou non ? Tout est là. Si elle vous aime, faites-vous une raison et épousez-là.

— Cette insistance, Edgar, est déplacée !

— Elle est nécessaire avec un entêté de cette sorte ! Après le sacrifice de sa carrière, j'attends qu'il jette encore ses scrupules dans la balance.

— Cela, Monsieur de Brunoy, je ne le peux pas ! prononça le jeune homme d'une voix ferme. Renonçant à ma carrière — si elle était le seul obstacle me séparant de Mlle Juliette — je donne la mesure de mon amour pour elle. Pour le comprendre, je le répète, j'y acquiescerais sincèrement. Mais ce que vous me demandez est impossible.

— Ce garçon a raison ! intervint M. de Sancy.

— Il ne nous reste plus qu'à souhaiter qu'il découvre une mine d'or dans les nuages.

— C'est vous, mon cher, qui êtes dans les nuages ! Revenez à la réalité. La vie n'est pas une romance. Elle est quotidienne la vie, très quotidienne, avec ses heurts... ses froissements... Qu'est-ce que c'est, Justin ?

Cette interrogation allait au valet de chambre qui entrait, porteur d'une carte sur un plateau d'argent.

— Me Langirois demande à voir M. Claret, dit-il.

— Moi ? se récria Jacques, vous êtes sûr ? Que peut il bien me vouloir ?

— Faites entrer Justin ! déclara M. de Sancy.

Puis s'adressant à Jacques :

— Je désire saluer Me Langirois.

Celui-ci était introduit sur ces mots.

Il semblait en proie à un trouble sans doute inaccoutumé, car le châtelain observa :

— Vous semblez le messager d'une nouvelle bien sensationnelle, Maître ?

— En effet, Monsieur, en effet ! répondit celui-ci, chaussant ses lunettes, et ouvrant sa serviette. De sensationnelles nouvelles et dont votre amitié pour M. Claret ne pourra que se réjouir. Jeune homme, commença-t-il avec solennité, je dois vous remettre à ce jour une somme de quatre millions... à partager avec votre sœur !...

— Quatre m... balbutia Jacques...

— Je dis bien quatre millions, dont deux en titres nominatifs, un en actions au porteur... un...

— Maître Langirois !... Je vous en prie ! Ayez pitié de ma pauvre tête ! Que ces millions soient représentés d'une façon ou d'une autre, que m'importe !

« Dites-moi d'abord, je vous en conjure, comment ils me tombent du ciel !

— Il s'agit d'une restitution anonyme. Quelqu'un les fit perdre, jadis, à votre père et...

— Mon cher Langirois, vous avez été parfait ! déclarait une heure après, le colonel, reconduisant le notaire par la grande allée du parc.

— Très heureux de vous avoir satisfait mon cher colonel ! répliqua l'homme de loi. Je ne vous en répète pas moins mes paroles de ce matin : « Vous auriez pu attendre, pour une telle générosité... »

— Attendre de n'être plus de ce monde ? Oui, oui, je sais ! seulement, que voulez-vous, je suis un vieil intéressé : j'aime me rendre compte, par mes yeux, du plaisir des gens. Et puis, sur ces quatre millions, deux tout au moins ne représentent qu'une avance testamentaire.

XI — VARIATIONS CONFIDENTIELLES

Je peux entrer, Juliette ?

— Mais bien sûr, Madeleine ! Bonjour, ma chérie, je fais la grasse matinée, après toutes ces émotions d'hier.

— Je te crois assez bien remise ? dit Juliette, gentiment malicieuse.

— Taquine-moi ! J'ai vécu trois existences en quelques jours.

— C'est beaucoup !

— N'est-ce pas exact ? Jeudi matin, c'est moi qui arrivais dans ta chambre pour te souhaiter le bonjour et la bienvenue aux *Pins Blancs*. J'étais, alors, la fiancée... résignée de M. Drive. Quarante-huit heures après, hier même, je manquai de mourir pour avoir cru à la mort de Jacques... Hier au soir, j'étais fiancée à ton frère... du moins officiellement... Crois-tu qu'il n'y a pas là de quoi vous « tournebouler » ? dit-elle, employant un terme familier de leur enfance.

— Ah ! c'est Maman qui doit, elle aussi, se demander si elle rêve ! Tu sais que Jacques lui a envoyé, hier au soir, un message télégraphique qui lui annonçait, en vrac, et que l'on attendait qu'elle pour la demande officielle de ta main et votre fortune soudaine. Pourvu qu'elle ne croie pas son fils devenu fou à la suite de son accident d'aviation.

— Oh ! Ne l'a-t-on pas rassurée tout de suite ?

— Tranquillise-toi. La nouvelle de l'heureuse issue de l'accident a été donnée par T. S. F. avant que ne l'y fut lancée celle de l'accident même.

— Crois-tu qu'elle sera contente ? Crois-tu qu'elle m'aimera ?

L'une couchée, l'autre assise en « tailleur » sur le lit, brune et blonde, un long moment les jeunes filles continuèrent d'épiloguer sur les événements que nous connaissons.

Puis Juliette de Sancy soupira :

— Si tu savais, ma Liette comme c'est bon d'être heureuse ! Ah ! mon bonheur serait complet si toi aussi...

Son interlocutrice ne put détourner, assez tôt, son visage rougissant.

La fiancée comblée, s'écria, d'un ton d'affectueux reproche :

— Je suis certaine que tu me caches quelque chose. Je ne suis donc pas ta petite sœur ?

Et, comme elle persistait à se taire :

— Dis-moi ? Le « téléphoneur inconnu »... N'a-t-il rien à voir à tout cela ?

Alors, sa compagne avoua :

— Il n'y a plus de « téléphoneur inconnu »...

— Tu sais son nom ? s'écria Juliette qui bondit sur son séant pour prendre la récente aux épaules. — Madeleine ! Tu sais son nom ? Et tu me fais languir ?

— Regarde ce que je viens de trouver au courrier, répondit l'autre, quand elle l'eut lâchée et, tirant de la poche de son peignoir, un tout petit volume à tranches d'or.

Mlle de Sancy l'ouvrit délicatement. Sur la page de garde, il y avait une dédicace. Mais avant de l'avoir lue, elle sursauta :

— Marc ! C'était Marc ! C'est Marc !

— Mais oui ! Marc le si prosaïque, « Monsieur Chiffre en tout genre ».

Dans une indicible stupéfaction, Juliette lisait, s'arrêtant entre chaque mot, comme si elle les eût épelés :

A Mademoiselle Madeleine Claret, en très respectueux hommage, ces vers d'un poète qui ne se pencha pas seulement sur l'agonie d'une verveine.

Marc Drive

— Il n'y a pas de doute ! déclara-t-elle, sans détacher son regard de ces quelques lignes. Mais... Est-ce que ce fut pour toi une surprise complète ?

— Non ! Juliette ! Dès le premier instant où je le vis — où je l'entendis, plutôt — je soupçonnais que ton fiancé et mon « téléphoneur inconnu » n'étaient qu'un...

— Ah ! que la vie est romancée ! s'écria son interlocutrice.

Et, soudain, avec un adorable élan de tendresse :

— Mais alors, tu as dû souffrir ! Souffrir par ma faute ? Comme il eût mieux valu me parler franchement, me confier ton soupçon et... ton amour pour Marc. Je te l'aurais donné tout de suite !

Madeleine éclata de rire.

— Les choses n'étaient pas si simples qu'elles le paraissent maintenant ! Rends-toi compte de tout ce qu'il fallut pour aboutir au point où nous en sommes.

— Le bon Dieu a tout arrangé sans que nous nous en mêlions.

— Le bon Dieu ou l'un de ses délégués, répliqua Madeleine.

Mais elle n'eut pas le temps d'en dire davantage.

La femme de chambre entrait :

— On demande Mlle Claret au téléphone !

Déjà la jeune fille courait vers le petit bureau d'où partaient et venaient toutes communications.

Sa main tremblait quand elle porta l'écouteur à son oreille.

— Allô ! Mademoiselle, je m'excuse de vous avoir fait appeler.

Ah ! *la voix*... La voix chantante, un peu traînarde et telle qu'elle l'avait frappé au coeur, en ce matin de Paris, matin proche qui cependant se perdait dans un passé brusquement aboli.

— J'ai pris la très grande liberté de vous faire tenir un petit recueil de vers...

— Je l'ai reçu avec beaucoup de joie, Monsieur, et je l'ai encore en main. Quelques-uns de ces poèmes d'ailleurs, ne m'étaient pas inconnus, répondit-elle, et son coeur battait si fort qu'elle ne s'entendait pas parler.

— Ils ont du moins ce mérite de n'avoir pas été galvaudés, reprit la voix... Puisque vous avez sous la main ce petit volume, une idée puérile m'est venue... Voulez-vous l'ouvrir au hasard, et lire les vers sur lesquels vous tomberez. Ce sera le se-

POUR GRANDIR

Maigrir, beauté, soin des cheveux, améliorer santé, vue, réussir. Envoyer 10c à

D. EVANS

Boîte 141, Station G, Montréal

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE, Casier 25, Station T. Montréal, P.Q.

AVIS IMPORTANT

A nos Lecteurs et Dépositaires

•

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont les suivants :

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Nous n'avons donc aucun lieu d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975-985, rue de Bullion, Montréal 18

LE FILM
COUPON D'ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis

1 an $1.00
2 ans $1.50

☐ *Important*—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....
Adresse .....
Ville .....
Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

cond message de ce charmant poète mineur.

Fébrile, elle ouvrit :

— Décidons que vous lirez, la première strophe de la page impaire ?

Mais elle fut un instant les yeux sur la strophe ainsi désignée, avant de parvenir à articuler :

Le conflit des êtres ressemble
Au prélude où chaque instrument
S'essaie, hésite, et, pour l'ensemble,
Cherche le ton séparément.

Un silence suivit la course trébuchante des mots sur les ondes.

Puis, il répéta :

— *Séparément* ... Mademoiselle, ne liton pas, ensuite :

J'en entends plus d'un qui s'accorde
A ce ton divin qu'il cherchait.

— Oui ! balbutia-t-elle.

— Alors qu'importe — continuait-il — d'avoir cherché séparément le ton divin si l'on arrive à le trouver ensemble !

Elle n'avait plus la force de prononcer un mot.

— Voulez-vous avoir la bienveillance d'excuser mon verbiage indiscret, dit-il, et ... d'annoncer ma visite à votre frère. Je pense qu'il acceptera d'avoir, avec moi, une conversation nécessaire, avant de se faire mon interprète auprès de Madame votre mère, pour une demande que j'ai hâte de formuler ...

De nouveau, le silence se tendit entre eux.

Alors, non sans une perceptible appréhension :

— Mademoiselle ... M'autorisez-vous à espérer que Mme Claret agréera cette demande ?

Elle transmit dans un souffle :

— Oui ! ...

Mais cet acquiescement exhalé parvint à son but.

Un *Merci !* profond, vibra en réponse.

Il répéta :

— Merci !

Puis, une troisième fois :

— Merci ! ... Madeleine ! ...

Et jamais la jeune fille n'avait entendu prononcer son nom avec tant de douceur.

XII — OU L'ON REPARLE DE LA FEE DE LA TERRASSE

Quelques jours de là, Simone Maune, assise sur le rebord de la blanche terrasse, désignait, à Robert Tarcy, les verdures du parc à travers lesquelles on apercevait, de temps à autre, la robe légère de Juliette et l'uniforme de l'aviateur.

— Nous vivons en pleine carte postale ! dit-elle.

Puis, montrant, à quelque mètres, la table ombragée où avaient pris place Mme Claret, Mme et M. de Sancy.

— Et ici les heureux parents ! lança-t-elle d'un ton assourdi de speaker. Vraiment, il fallait que les événements tournassent (remarquez avec quelle élégance je m'exprime !) de la sorte, Jacques Claret ne pouvait pas ne pas épouser son amie d'enfance. Tout bon romancier nous l'eût dit.

— Etes-vous sincère, Mademoiselle, lorsque vous riez de la plus belle chose qui soit au monde : l'amour victorieux de deux êtres que tout rapprochait et que tout, en même temps, séparait.

— Mon cher ! Je m'aperçois que le genre se gagne ! gouailla-t-elle entre deux bouffées de cigarettes. Vous parlez comme un livre.

— Et vous croyez que je suis preneur ?

— Peut-être ... dit-il, encore.

— Vous en avez de l'audace !

— Peut-être ... Car je vous aime, Simone ... Je vous ...

— Robert !

Mais il n'y avait plus de trace d'ironie dans cette exclamation.

Ils se turent quelques secondes.

Ce fut elle qui reprit d'une voix chaude et basse : — Robert ... Etes-vous sûr de ne pas vous tromper ?

— Très sûr, Simone ...

— Alors ... si vous pensez, vraiment, que nous sommes de force à nous chamailler toute une vie, courez vite faire cette confidence à papa ! ... dit-elle, détournant la tête, peut-être à cause de l'indiscrète petite larme qui la taquinait tout à coup.

Cependant, à l'autre extrémité de la terrasse, Madeleine disait à M. de Brunoy :

— Savez-vous, Colonel, que Juliette se refuse absolument à voir Jacques renoncer à l'aviation ? N'est-ce pas très courageux de sa part ?

— Ma petite Juliette a une âme de soldat ! décréta-t-il.

— Et le plus beau, c'est que M. de Sancy commence à partager cet enthousiasme pour la vocation de son futur gendre. L'héroïsme est communicatif !

Puis, ayant observé sa gracieuse interlocutrice :

— Mais dans ce dénouement auquel nous assistons, les motifs d'admirer ne nous manquent pas ! Ne trouvez-vous pas supérieurs, également, l'attitude de Marc Drive, ce fiancé éconduit, remplacé, et qui se montre si beau joueur ?

— Oh ! Oncle Croquemitaine ...

Accentuant l'intention malicieuse, il poursuivit :

— Au lieu de se fâcher, ou de se retirer dignement sous la tente, il a demandé la faveur de se croire encore notre ami ... Nous l'avons revu au château ... De toute autre, cela eut peut-être été de mauvais goût. Mais ce garçon-là garde de l'élégance dans les situations les plus paradoxales !

— Oh ! Oncle Croquemitaine ...

— Ne seriez-vous pas de mon avis ? Alors, nous allons bien voir ce qu'en pensera votre maman qui l'attend, je crois, pour la fin de cet après-midi ?

Elle inclina la tête, radieuse et rougissante.

— Ma petite Madeleine ! Chère petite fille ! Vous souvenez-vous de l'entretien que nous eûmes sur cette même terrasse, le soir qui suivit votre arrivée aux *Pins Blancs* ? Avais-je tellement tort de vous inviter à regarder devant vous, à tendre l'oreille aux premiers pas du bonheur ? Le Bonheur, déjà, s'était mis en route pour vous rejoindre ...

— J'ai l'impression, répondit-elle, que les événements se sont déroulés avec la rapidité d'un film.

— Il y avait tant de retard à regagner !

— A moins que, dans tout cela, ne fut intervenue la *Fée de la Terrasse* ?

— Euh ! ... euh ! ... toussota-t-il, la Fée de la Terrasse ? Attendez ! Il me semble que j'ai entendu parler de cette aimable personne ...

— Quand nous étions enfants, elle exaucait tous nos voeux. Il nous suffisait de transcrire ceux-ci sur de petits billets que nous cachions derrière ce vase auquel vous vous appuyez ...

— Et il y aura encore des gens pour ne pas croire aux fées ! s'écria-t-il comiquement. Après de tels témoignages !

— Or, un certain soir de la semaine passée, Jacques et moi, nous avons peut-être, sans le savoir, laissé entendre bien des choses, à la Fée de la Terrasse ...

— Dans ce cas, elle n'aurait droit, encore, qu'à de demi-félicitations ? répliqua-t-il avec finesse.

— Ce serait peut-être de l'ingratitude, Oncle Croquemitaine ! Parce que, je crois bien qu'elle n'a oublié personne !

Mary Lysane

Comment trouver mari

[*Suite de la page* 11]

que j'ai des goûts masculins, au point de vue matrimonial, sont celles qui savent s'habiller avec élégance et simplicité, sans extravagance ; celles qui écoutent et conversent bien, celles qui ne sont pas égoïstes ni trop occupées de leur personne. La beauté n'est pas un atout indispensable. Une femme seulement attrayante, possédant une agréable personnalité, retiendra l'attention souvent plus qu'une beauté frappante, sans ces qualités. »

A ce moment on vient chercher l'étoile pour les essayages. Je lui serre la main, en la contemplant comme une perle de la plus belle eau, dans cet écrin de Hollywood, où si souvent les pierres au plus vif éclat sont fausses.

Contrairement à tant d'autres artistes, Maureen O'Hara a négligé de me parler de ses succès à l'écran et je vais m'efforcer de suppléer à cette lacune.

C'est avant tout une actrice dramatique, aussi le rôle qu'on lui avait confié dans une comédie musicale : *Do you love me ?* avec Dick Haymes, n'était pas du tout de son ressort.

Au contraire, la jeune Irlandaise a remporté d'authentiques succès dans des films comme *The Black Swan* avec Tyrone Power, *This Land is Mine* avec Charles Laughton, *How Green was my Valley* avec Walter Pidgeon, *The Fallen Sparrow* avec John Garfield et, cette année, *Sentimental Journey* avec John Payne. Ce film, qui n'est pas sentimental seulement par le titre, a fait couler bien des larmes. Il est en quelque sorte le pendant américain du fameux mélodrame, les *Deux Orphelines*, bien qu'il n'existe aucune analogie entre les sujets de ces deux pièces.

Les prochains films de Maureen O'Hara seront : *The Homestretch*, dont le titre laisse à supposer qu'il se déroulera en Irlande, pays d'origine de l'artiste, et *Dark Wood*, une adaptation cinématographique du célèbre roman de *Christine Weston*.

Louise Gilbert-Sauvage

NOS BIOGRAPHIES :

Les débuts d'Odette Joyeux

La carrière cinématographique d'Odette Joyeux s'est ouverte presque simultanément avec sa carrière théâtrale. Elle garde de son premier essai un souvenir horrifié, et partage d'ailleurs ce sentiment avec de nombreux acteurs qui, aujourd'hui, sont classés parmi les plus grandes vedettes.

Choisie pour tourner une silhouette dans "Lac aux Dames", elle se prêta en toute innocence et en toute confiance aux exigences du metteur en scène, qui commença par l'envoyer chez le coiffeur Antoine.

Là, elle confie sa jolie tête au Figaro qui se livre pendant des heures à de mystérieuses opérations, invisibles pour elle. Hélas... Lorsqu'on l'autorise enfin à prendre un miroir, elle s'aperçoit avec horreur qu'il ne lui reste plus beaucoup de cheveux sur la tête. C'est horrible... Elle a l'air d'être tondue, de sortir de l'eau. Odette en pleurait.

Voilà qui ne l'emballe pas du tout. Elle est trop nouvelle et trop timide pour user d'une autorité quelconque. Elle se résigne donc, la mort dans l'âme.

Depuis ce jour, il faut compter pas moins de cinquante films où la gentille Odette Joyeux a tenu la vedette avec une autorité sans cesse accrue. Aujourd'hui la débutante-figurante de "Lac aux Dames est toujours en vedette et conserve la faveur populaire.

•

La vedette de "Désarroi", Suzy Carrier, aime la valse, mais déteste les danses modernes. Aussi est-ce aux sports qu'elle consacre la majeure partie de ses loisirs. Elle les pratique tous : équitation, natation, golf, tennis, hockey, etc... Elle conduit son automobile, et rien ne l'amuse plus qu'une bonne partie de chasse ou de pêche.

Les étoiles argentées...

[*Suite de la page 7*]

qu'une étoile, même très populaire, reste devant son public, pour conserver son rang. Autrement, les autres, les derniers en faveur, la dépassent, momentanément, du moins. Avec un film, aussi discutable que "Adventure", le seul de toute l'année, il est encore heureux que Greer ait pu demeurer parmi les dix premiers.

Margaret O'Brien arrive huitième cette année, avec "Bad Bascomb" et "Three Wise Fools". Betty Grable qui détint le premier rang en 1943, est aujourd'hui neuvième avec "The Dolly Sisters" et "The Shocking Miss Pilgrim".

Roy Rogers conserve la dixième place qu'il avait l'an dernier.

Dans certains districts, Bette Davis, Ray Milland et Wallace Beery furent votés parmi les dix meilleurs.

Au Canada la liste fut la même, à l'exception de Alan Ladd qui fut nommé au huitième rang.

LA CARRIÈRE DE FREDRIC MARCH

[*Suite de la page 10*]

my", "The Wild Party", avec Clara Bow ; "Paris Bound", "Jealousy", "Dr Jekill and Mr. Hyde", "Smilin' Thru", "Design For Living", et "Death Takes a Holiday".

Après avoir quitté Paramount, Darryl F. Zanuck le prit sous contrat à 20th Century, où il fit "Les Misérables", "Dark Angel". Prêté à M.G.M. il tourna "The Barretts of Wimpole Street", avec Norma Shearer, et "Anna Karenina", avec Greta Garbo ; puis "Anthony Adverse" pour Warner Bros.

Mais la voix du théâtre proprement dit le sollicitait. Il retourna à New-York où il tint le rôle principal dans "The American Way", "Hope For Harvest", "The Skin of Our Teeth" et "A Bell For Adano". Puis il fit des tournées de guerre.

Fredric March mesure six pieds et pèse 170 livres. Ses cheveux sont bruns, de même que ses yeux. Il est un excellent joueur de tennis et il aime la natation autant que l'équitation. Son plus cher violon d'Ingres est la photographie. Il s'est installé une chambre noire chez lui.

Parmi les derniers films qu'il a tournés mentionnons : "A Star is Born", "Nothing Sacred", "The Buccaneer", Susan and God", "One Foot in Heaven", "The Adventure of Mark Twain", "Tomorrow The World", et "The Best Years of Our Lives", production de Samuel Goldwyn. Il y joua aux côtés de Myrna Loy, Dana Andrews, Teresa Wright, Virginia Mayo et reçut, pour 1946, la récompense comme meilleur acteur de l'année.

"LE DESTIN S'AMUSE"

[*Suite de la page 9*]

doit être chantée lors de la fête du brigadier. La soirée aura d'ailleurs lieu dans le hall de l'hôtel et Tonton, trouvant cette ambiance particulièrement agréable, consentira à transformer son établissement en cabaret à l'enseigne de "*A La Pince Monseigneur*". Gabrielle, costumée en groom, se chargera d'introduire les clients et nos gangsters n'auront plus qu'à subtiliser adroitement les somptueux bijoux de leurs riches clientes.

Et c'est dans ce cabaret que Guy Soulier, l'ami des Laforgue avec lequel Gabrielle avait flirté lors de la fête donnée chez ce dernier, reconnaît la bande qu'il avait surprise en flagrant délit de vol et Richard qui avait manqué l'assommer, et les signale à la police.

Le tueur et le fiancé de Gabrielle viennent la délivrer à la P. J. tandis que Richard et sa bande, après une confrontation avec Laforgue, sont remis en liberté sur l'affirmation chaleureuse de ce dernier que rien ne lui a été dérobé, car il ne tient pas du tout à faire constater qu'il s'est enrichi dans de louches combinaisons.

Echappant une seconde fois au mariage redouté, Gabrielle, en robe de mariée, se fait enlever à nouveau par Richard et sa bande qui ont renoncé à leur ancien métier.

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

☐ **Veuillez indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.**

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... *Province*

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée, 975-985, rue de Bullion, Montréal

A VERDUN

Ce qu'on voit en visitant CKVL

Par GASPARD ST-ONGE

Le 3 novembre 1946, un poste radiophonique bilingue, le poste CKVL, était inauguré dans la populeuse cité de Verdun.

Il est rare que les radiophiles, même les plus fervents, soient au courant des divers problèmes qui confrontent les propriétaires et la direction du poste qu'ils écoutent. Ils se contentent, et cela trop rarement, de témoigner par écrit de la satisfaction que leur procure tel programme ou du plaisir qu'ils ont à entendre tel artiste. Quant aux difficultés techniques qu'il faut surmonter pour que les émissions soient au point, ils n'y songent seulement pas. Elles n'ont certes pas fait défaut aux organisateurs de CKVL. Il leur a fallu obtenir le permis du Gouvernement, choisir l'espace nécessaire à des studios, se procurer un équipement adéquat, etc.

Après ces problèmes d'ordre technique se posèrent ceux si délicats du choix du personnel, de la composition de la discothèque, de l'agencement des émissions bilingues.

Laprairie fut la localité adoptée pour y installer l'émetteur. On y a élevé une tour de 255 pieds de hauteur, de l'autre côté de la baie juste en face de Verdun, qui assure aux émissions le plus grand rayonnement possible.

Pendant que se poursuivaient les travaux de Laprairie, on ne chômait pas davantage à Verdun. Deux étages d'un immense édifice de l'avenue Gordon étaient transformés en un poste très moderne. L'équipement le plus précis, les salles de contrôle, le mobilier, les studios, tout concourt à faciliter la tâche des réalisateurs de programmes. Les bureaux spacieux et bien éclairés offrent au public un service satisfaisant. On a compris qu'en assurant le confort du personnel, on en obtiendrait le maximum de travail.

Aussi CKVL offre-t-il aujourd'hui à ses nombreux et fidèles auditeurs un excellent service d'informations, des programmes musicaux et des émissions d'un genre original qui savent mettre en valeur les talents de chez nous. Quant à son service de transcriptions électriques, disons que ses sélections musicales sont exclusives et que les artistes qui ont fait les enregistrements sont de réputation mondiale.

Les directeurs du poste de Verdun mesurent toute l'étendue de la responsabilité qui leur incombe, surtout en ce qui concerne la transmission des nouvelles. C'est pourquoi ils se sont assuré les services d'agences de presse dont la réputation n'est plus à faire, de journalistes compétents et consciencieux qui savent donner la préférence à la vérité sur la rumeur à sensation.

L'un des départements les plus importants d'un poste de radio, et aussi celui où le public a rarement accès, est sa discothèque. On peut dire que 80% des émissions radiophoniques dépendent de l'album musical. Agencer des programmes musicaux pour une journée entière requiert toute l'attention et tout le temps d'un expert. Bien des choses demandent considération : varier le choix, respecter la transition musicale en ne plaçant pas un programme de musique populaire à côté d'une émission

classique. Seul, un bibliothécaire expérimenté a accès à la discothèque. Ainsi, quand un réalisateur a besoin d'un disque, il en fait la demande au directeur des programmes qui décide si le choix en question est judicieux et si la requête doit être agréée.

La sélection d'un orchestre approprié comporte aussi un problème d'importance. Règle générale, les réalisateurs de programmes s'adressent directement à l'Union des Musiciens et si, par exception, ils font affaire avec un musicien en particulier, il est entendu que celui-ci est affilié à l'Union. Comme on le voit, mettre en ondes un programme n'est pas une mince besogne, et pourtant nous avons négligé de mentionner les commanditaires qui, eux aussi, ont leur mot à dire.

ECHOS DE CBF

Les téléphonistes de Radio-Canada ne se font pas d'illusion sur les "belles manières" de certains correspondants quand il s'agit de réclamer. Une émission leur déplaîra qu'aussitôt ils exprimeront dans des termes qui n'ont rien d'académique ce qu'ils en pensent. Ils vitupèrent et croient pour donner plus de force à leurs prétentions, recourir à l'injure. Naturellement ces correspondants ne se nomment pas ; c'est tout le jeu des lettres anonymes.

Il y a une vingtaine d'années, on croyait nécessaire dans certains milieux, émus par la progression de la grossièreté des manières, de créer une Ligue de la Bienséance. Pourquoi ne pas ranimer cette bonne intention, la réaliser, en fondant une Ligue radiophile de la Politesse ?

"Les plus grands problèmes sociaux peuvent se résoudre par la politesse", écrit un sociologue. "Félicitons-nous que certains chefs de file s'aperçoivent du rôle que peut jouer cette vertu en face de la marée montante de la grossièreté." Et ce personnage d'ajouter que les gens bien élevés devraient également réagir contre l'abus du juron qui sévit partout. Cet abus ne témoigne-t-il pas de la pauvreté d'esprit de l'individu ainsi que le prétendait Marcel Proust en parlant de celui qui entrecoupe ses répliques de "parce que...", des or, comme je vous le dis..." "ainsi donc..." "entendu que..." Hésitation ou paresse de l'esprit ! Le juron pour permettre la pause !

En tout cas, la Ligue radiophile de la Politesse accomplirait une grande et belle action en épurant les manières de ceux qui, faute de savoir-vivre et d'honnêteté, comme on disait au grand siècle, restent des îlotes. La première qui se réjouira du mouvement, ce sera, à n'en pas douter, la demoiselle du téléphone.

Inaugurés le 3 novembre 1946, les studios du poste radiophonique bilingue CKVL, de Verdun, occupent deux étages d'un immense édifice sur l'avenue Gordon. Le reportage photographique illustrant l'article ci-dessus donne une juste idée de l'aspect moderne de ces studios. Ci-contre, en page de gauche, photo prise pendant la diffusion du programme, "Le Fantôme au Clavier". On reconnaît, de gauche à droite, JACQUES NORMANDIN, BILLY MUNROE et ROLAND BAYEUR. Ci-contre, de haut en bas, "Le Programme de ROGER BAULU". En face de ce dernier, BERTRAND DUSSAULT, ROLAND BAYEUR et LOTTIE WEBER tracent une sélection pour "La Parade de la Chansonnette Française". La chambre de contrôle avec ARTHUR SUCHESK.

Photos Conrad Poirier. — Le Film.

UN ANNIVERSAIRE

CKAC a un quart de siècle

Par Paul Gélinas

LA DERNIÈRE SEMAINE de septembre marquera une date mémorable dans les annales de la radio de Montréal comme de toute la Province. C'est en effet dès le 27 septembre 1947 que seront inaugurées les fêtes commémorant le 25ème anniversaire du pionnier des postes français au Canada, le poste CKAC, du journal la "Presse".

Aux premières heures du poste, un personnel de trois employés voyait à assurer le fonctionnement des divers départements à cette époque. Et même en admettant que la radio d'alors fut forcément beaucoup plus à l'état rudimentaire, il n'en reste pas moins que ces quatre premiers "pionniers" de la radio française chez nous ont dû travailler pendant de longues heures pour assurer le développement initial du premier poste de la "Presse".

A l'aube de cet important anniversaire, les radiophiles se rappelleront sans doute bien des souvenirs tous aussi agréables les uns que les autres. Les premières vedettes de CKAC n'ont pas été oubliées des plus fidèles auditeurs depuis 1922 et il ne fait aucun doute que les premiers programmes de CKAC feront l'objet de nombreuses conversations durant la semaine des fêtes du 25ème anniversaire du poste indépendant de la rue Ste-Catherine Ouest.

Cet exploit remarquable met en lumière deux figures bien connues du monde radiophonique. On ne saurait parler de ces

Photo du haut, à gauche, M. PHIL LALONDE, directeur-gérant du poste CKAC. — A droite, M. LEONARD SPENCER, le "doyen" des employés, qui a vu naître le poste de "La Presse" puisqu'il était l'ingénieur du poste en question lors de ses débuts qui remontent en 1922. M. Spencer détient aujourd'hui le poste d'ingénieur en chef de CKAC. — Ci-contre, à gauche, l'édifice qui abrite les studios et bureaux de CKAC rue Ste-Catherine, à l'angle de la rue Metcalfe.

25 ans de CKAC sans mentionner les noms de M. Leonard Spencer et de Phil Lalonde, deux des principaux artisans de l'essor vraiment remarquable de CKAC depuis plusieurs années.

Monsieur Leonard Spencer est le doyen des employés de CKAC. Il est en effet le seul qui ait en quelque sorte assisté aux débuts de CKAC puisqu'il occupait alors le poste d'ingénieur dès 1922. C'est donc qu'il célèbre, en même temps que le poste de la "Presse", un quart de siècle de services loyaux à l'endroit de CKAC.

Les vingt-cinq années de service de Monsieur Spencer sont une véritable épopée radiophonique. Aux premiers temps de la radio, à Montréal, les difficultés techniques étaient choses courantes, et maintes fois, celui qui est aujourd'hui l'ingénieur en chef de CKAC a dû faire face au danger imminent. Il fut même grièvement brûlé lors d'un incendie qui ravageait les studios de CKAC le 26 avril 1924. L'année suivante, un tremblement de terre provoquait un incident pénible au poste de la "Presse" alors que, de nouveau, Monsieur Spencer était foudroyé par une forte charge d'électricité, en veillant au bon fonctionnement des appareils du poste.

Durant ce long stage à CKAC, Monsieur Spencer a contribué largement au développement technique du poste et c'est pourquoi l'anniversaire du poste de la "Presse" ne saurait être complet sans mentionner le nom de l'Ingénieur en chef d'aujourd'hui.

A M. Phil Lalonde, le directeur-gérant du poste CKAC depuis près de 15 ans, revient aussi le mérite d'avoir fait connaître au pionnier des postes français d'Amérique l'essor le plus remarquable tant au point de vue commercial, que du côté de la qualité et de l'excellence des programmes. Monsieur Lalonde est responsable de l'importante affiliation du poste CKAC au réseau Columbia et depuis ses débuts comme directeur du poste, les heures de diffusion ont été portées de 15 à 24 heures par jour. C'est en effet le 27 septembre prochain que CKAC présentera des programmes sans interruption à toutes les heures du jour et de la nuit.

Le reportage illustré que nous vous offrons cette fois en marge du 25ème anniversaire de CKAC nous permet de faire une comparaison des plus intéressantes. On y voit en effet les progrès techniques accomplis depuis les débuts.

Les radiophiles auront reconnu dans notre montage le poste transmetteur de St-Hyacinthe d'où sont transmis tous les programmes aux auditeurs après avoir été reçus des studios de CKAC, à Montréal. Nombreux sont ceux qui ont eu l'occasion de visiter cet édifice à l'entrée de St-Hyacinthe et qui ont été à même de constater combien l'intérieur présente ce qu'il y a de plus moderne en fait d'équipement technique pour les besoins de la radiophonie.

Nous reproduisons de plus l'une des rares photos de l'immeuble qui abrite les studios de CKAC de même que tous les bureaux du personnel. Les Montréalais ont maintes fois eu l'occasion de passer aux coins des rues Metcalfe et Ste-Catherine, et pourtant nombre d'entre eux ont peut-être passé sans se douter qu'ils étaient à la porte même de CKAC.

Les lecteurs du "Film" pourront également reconnaître le "Studio F" de CKAC dans l'une des photos ci-contre. On ne compte plus les programmes de tous genres qui ont été diffusés de cette salle moderne où tout est à l'épreuve du son pour assurer le maximum de rendement à chacune des émissions radiophoniques.

Les fêtes du 25ème anniversaire de CKAC seront marquées de plusieurs programmes spéciaux qui feront le sujet de toutes les conversations bien longtemps après que le tout sera terminé. A l'occasion de ce point tournant dans l'histoire du poste de la "Presse", la direction du pionnier des postes français d'Amérique s'est engagée publiquement à poursuivre plus que jamais sa politique de toujours, celle de présenter le meilleur en fait de production radiophonique.

Ci-contre, à droite, de haut en bas. Le poste transmetteur de St-Hyacinthe, le "centre nerveux" de tous les programmes de CKAC. — Vue originale de l'une des deux tours du poste transmetteur. — L'une des "consolettes" modernes qui agrémentent aujourd'hui les chambres de contrôle de CKAC. — Vue intérieure du superbe studio "F" au poste CKAC où tant de programmes importants ont été diffusés depuis de nombreuses années.

Mme LAURETTE LAROCQUE-AUGER est la personnification même de l'activité. Femme de lettres, auteur dramatique (scène et radio), critique théâtrale et radiophonique, professeur et interprète, elle excelle, peut-on dire, dans tous les genres. Ceux qui ont vu "Les Fiancés du Hâvre" se rappelleront toujours ses dons merveilleux d'artiste de composition. Maints jeunes de notre époque qui occupent aujourd'hui la vedette chez nous sont passés par l'école qu'elle fondait à son retour d'Europe, à la belle époque du Théâtre Stella. Aujourd'hui, Mme Larocque-Auger est en Europe où elle étudie les derniers développements de la vie artistique tout en continuant, à distance, de s'occuper de ses nombreuses occupations d'ici. Un personnage à admirer. Un exemple à suivre. Bravo et bonne chance, Mme Larocque-Auger ! *Photo Famous Studio.*

"La voix, c'est l'homme"

Par Léopold Houlé

LORSQU'UNE personnalité du monde politique ou autre, parle au micro, son discours est traduit et radiodiffusé en plusieurs langues. Radio-Canada en donne une version française.

Dans d'autres circonstances, on superpose au discours prononcé en anglais ou en français la version presque simultanée de ses principaux passages. Mais cette méthode a été critiquée ici et là. Or, un spécialiste de la radio française, M. Paul Dermée écrivait, dans Radio-Magazine de Paris, que cette méthode était la plus logique. Il écrivait :

"Nous approuvons sans réserve cette façon de faire. Notre radio a trouvé la formule définitive de la transmission des grands discours, c'est-à-dire de faire entendre les passages essentiels dans la langue originale, et par la voix même de l'orateur, puis en ramenant au second plan cette voix, pour nous donner, en sur-impression, la traduction de ces passages et le résumé des autres.

"La personnalité d'un homme s'exprime beaucoup plus fidèlement par sa voix que par son faciès et par son écriture. Le texte littéral d'une conversation ou d'un discours est enrichi de nombreux harmoniques lorsqu'on l'entend prononcer par les intéressés eux-mêmes. Enfin, la voix c'est l'homme ! Et la radio ne doit perdre aucune occasion de nous faire entendre, c'est-à-dire connaître directement tous les hommes représentatifs de notre temps.

"Nous allons plus loin en déclarant qu'il est nécessaire de nous faire entendre, ne fût-ce que durant quelques secondes, la voix des personnes dont on nous parle au cours des diverses chroniques d'actualité ; savants, artistes, hommes politiques, explorateurs, écrivains, sportifs, etc. Et à plus forte raison celle des chroniqueurs occasionnels qui ne peuvent ou ne daignent venir lire leur texte au micro, ou qui le liraient si mal qu'ils perdraient leur auditoire au bout de quelques minutes.

"Chaque fois donc que, malgré les ressources de l'enregistrement, l'on est forcé de faire lire un texte au micro par une autre personne que son auteur, on devrait l'illustrer par un court document sonore nous faisant entendre la voix de celui dont on nous communique la pensée."

C'est l'usage dans plusieurs postes américains de superposer ainsi discours et version. Il est vrai qu'on s'en tient au strict nécessaire. Chez nous, le fait est rare. Radio-Canada s'évertue de donner la version française aussi complète que possible des discours d'un Truman, d'un Mackenzie King ou d'un autre, immédiatement après ou peu de temps après. On peut écouter les deux. Une version si parfaite qu'elle soit ne vaudra jamais à cause du genre de voix, de la chaleur de l'expression et de la personnalité de l'orateur que son discours propre, celui que l'on entend. "La Voix, c'est l'homme".

L. H.

VU ET ENTENDU A CBF

La RADIO et L'ÉDUCATION

LE PROCÈS-VERBAL de la dernière séance du Conseil de l'Instruction Publique met en relief, au chapitre de la Radio et de l'Education, une question de constante actualité, celle du bon langage. Il rappelle que le comité a déjà transmis, aux différents postes émetteurs de la province, une résolution relative à la qualité parfois douteuse de certains programmes commanditès. La plupart des postes, ajoute-t-il, ont accueilli favorablement cette demande, en promettant de concourir dans cet ordre d'idées.

Ce qui nous intéresse plus particulièrement c'est le parler des comédiens d'après les textes qu'on leur donne, textes qui, sous prétexte de canadianisme, versent parfois dans l'exagération pour ne pas dire davantage.

Le canadianisme n'est pas condamnable en soi parce qu'il est né dans ses formes dialectales, des besoins de chaque région. A ce sujet, Sacha Guitry écrivait, il y a une vingtaine d'années, alors qu'il était de passage au Canada : "Vous ne m'avez pas attendu pour savoir que vous parliez plus que correctement le français et, si je me suis permis d'insister sur votre façon de parler, sur cet accent normand qui m'a tant impressionné, c'est parce que je suis normand moi-même et c'est mon coeur qui l'a ressenti bien plus que mes oreilles, soyez-en convaincu."

Il ajoutait : "Ne cherchez donc pas à le perdre cet accent puisqu'il est le témoignage émouvant pour nous de votre provenance française." Il cite encore : "Avoir cet accent ce n'est pas parler incorrectement le français, s'il déforme un peu votre langage parlé."

A cette réunion, Sir Mathias Tellier s'en prend aux comédiens qui donnent une démonstration d'un mauvais langage ; il gronde les textes qui renferment "de nombreuses expressions fautives".

M. Gaétan Valois, s'il reconnaît que certains programmes laissent à désirer quant au texte, considère que si l'on s'en tenait dans le cas des oeuvres du terroir à une forme strictement académique, ce serait pousser le purisme à l'excès. Il fait comprendre que si l'on supprimait de notre "parlure" ce qui lui donne de la couleur, notre littérature y perdrait, celle qui s'est révélée vivante et originale avec les romanciers de l'heure.

Monsieur Augustin Frigon, directeur général de Radio-Canada, a cru faire une mise au point, au sujet du caractère même des émissions tant au point de vue éducatif qu'au point de vue linguistique. Le procès-verbal de cette séance résume ainsi ce qu'a dit M. Frigon : "Il y a deux choses distinctes à considérer : les émissions radiophoniques qui sont destinées aux écoles et celles qui s'adressent au grand public. Les programmes de radio scolaire relèvent exclusivement des provinces et le rôle de Radio-Canada se limite à fournir l'assistance technique requise pour la mise sur les ondes. Jusqu'ici, le Comité catholique n'a rien fait pour l'enseignement par la radio et Radio-Canada attend. Quand le Comité catholique jugera opportun d'utiliser la radio dans les écoles, Radio-Canada sera à sa disposition.

"En ce qui concerne les programmes courants, Radio-Canada s'applique de son mieux à les améliorer. Elle laisse tomber chaque année certains programmes diffusés de ses propres postes et qu'elle juge de mauvais goût. Il n'est pas toujours facile de procéder aussi promptement qu'on le voudrait. Il faut tenir compte des contrats passés avec les commanditaires, contrats qui d'habitude couvrent une période de vingt-six semaines. Il faut garder l'oreille du public, car un poste ne vaut rien s'il n'a pas d'auditeurs, et former son goût graduellement. Déjà il y a des progrès sensibles et le Comité catholique peut être assuré que le travail d'épuration demandé se poursuivra de façon constante."

Avant de retourner en Angleterre, à bord du "Empress of Canada", le célèbre acteur anglais, MICHAEL REDGRAVE assistait à la première du film canadien "The Whispering City", version anglaise de "La Forteresse". Après avoir été présenté à la presse montréalaise par M. Paul Langlais, président de Quebec Producers Corporation, et photographié avec l'étoile de la version française du film, Nicole Germain, M. Redgrave répondit à nos questions dans un français impeccable. Des deux films qu'il vient de tourner à Hollywood, nous attendons avec impatience "Mourning Becomes Electra" de Eugene O'Neill. Michael Redgrave y joue aux côtés de Rosalind Russell, Katina Paxinou et Raymond Massey. Il tourna le second film avec Joan Bennett. Dès son arrivée à Londres, il dirigera une production de *Hamlet* au Old Vic Theater et remplira le rôle du malheureux prince. Ce projet, longtemps rêvé, fut interrompu par la guerre. Tous connaissent le talent de Michael Redgrave mais on ne peut assez louer le charme et la simplicité de son accueil. *Photo Nye et DeGuire.*

LES MOTS CROISES DU "FILM"

PROBLEME NUMERO CENT VINGT ET UN

HORIZONTALEMENT

1. Nom de notre vedette. — Vaisseau cuirassé.
2. Plaque de fer attachée à un aimant. — Coléoptère.
3. Routes étroites. — Adjectif numéral. — En ce cas-là.
4. Vieux. — Hardiesse, impudence. — Ancienne mesure de longueur.
5. Difficile à entamer. — Roue à gorge d'une poulie.
6. En les. — Marque la joie. — Interjection. — Connu.
7. Partisan. — Eux.
8. Nom des runes gaéliques. — Orifice d'un conduit.
9. Epoque. — Ville d'Autriche.
10. Marque la surprise. — Préfixe privatif. — Dans la gamme. — A moi.
11. Roi de Juda. — Oiseau grimpeur.
12. Prénom de notre vedette. — Côté d'une chose. — Femelle du lièvre.
13. Linge d'enfant. — Bière anglaise. — Endommager.
14. Professeur dans un collège communal. — Sert à soutenir les rideaux.
15. De l'Etolie. — Tempérer.

VERTICALEMENT

1. Mets composés de légumes. — Lieu où se réunissent les députés.
2. Saillie triangulaire de l'oreille. — Petite plante à odeur nauséeuse.
3. Froisser entre les doigts. — Temps écoulé depuis la naissance. — Savant du XIXe siècle.
4. Parcourues des yeux. — Historien orientaliste italien. — Ville de Prusse.
5. Légumineuse. — Epouse du Cid. — Se suivent dans *chenil*.
6. Négation. — Règle double.
7. Ville de Chaldée. — En cet endroit.
8. Fille de Cadmus. — Gendre de Mahomet.
9. Préposition. — Venu au monde.
10. Ile de l'Atlantique. — L'Eridan des Anciens.
11. Roi d'Israël. — Idée fausse. — Nom d'une des douze tribus des Hébreux.
12. Grande fête. — Poinçon de cordonnier. — Précipitation.
13. Sert à la parure des femmes. — Tamis. — Oraison dominicale.
14. Peu éclatantes. — Etat digne de pitié.
15. Petites erses. — Mettre en pièces.

"Le silence est d'or"

[*Suite de la page* 23]

comme par hasard, au cours d'une prise de vues à laquelle est venu assister un Sultan oriental de passage à Paris.

Ainsi René Clair a su, avec infiniment de discrétion et de gentillesse, renouveler la vieille histoire qui inspira à Molière son *Ecole des Femmes*... Il l'a fait dans sa manière habituelle qui l'incite à choisir des sujets tendres et sentimentaux mais à les traiter avec une ironie qui ne laisse guère deviner que tant de sourires pourraient bien dissimuler parfois une larme. Cette atmosphère si particulière n'est absente d'aucun des films que René Clair réalisa en France et c'est avec joie qu'on le voit renouer d'emblée avec la tradition inimitable qu'il a créée.

Comme tous les bons films, celui-ci est supérieurement joué. Quelque temps avant sa brusque disparition, Raimu avait été pressenti pour incarner Emile. Je crois que cet excellent comédien aurait eu tendance à charger le rôle, soit du côté de la caricature, soit du côté de l'émotion. Maurice Chevalier qui interprète ce personnage est, tout au contraire, d'une remarquable discrétion. A ses côtés, François Périer nous confirme qu'il est l'un des premiers comédiens de sa génération ; sa finesse, son esprit, font ici merveille. Mais la révélation du film, c'est Marcelle Derrien, hier inconnue de tous et de René Clair lui-même, qui l'a découverte en faisant des bouts d'essai ; elle ne se contente pas d'avoir beaucoup de grâce, elle a aussi une sensibilité véritable et sa sincérité tempère l'humour si libéralement répandu tout au long du scénario.

Techniquement, *Le Silence est d'or* est d'une grande sobriété. Il n'en marque pas moins une date importante pour le cinéma français, non seulement parce qu'il constitue une réussite capable de toucher, à la fois, l'élite et le grand public, mais encore, parce que le premier des metteurs en scène français, nous est enfin rendu et qu'il n'a rien perdu des qualités qui font de René Clair une personnalité attachante entre toutes.

GEORGES CHARENSOL

SOLUTION DE NOTRE PROBLEME DE MOTS CROISES DU MOIS DERNIER

G	R	O	L	E	S	■	S	G	A	M	B	I	T	
A	I	D	A	S	■	B	E	L	■	H	A	L	L	E
F	R	E	D	■	L	O	U	E	R	■	N	O	I	R
F	E	R	■	G	A	L	L	I	U	M	■	C	O	N
E	S	■	M	E	■	A	B	■	N	I	■	■	■	■
S	■	S	A	N	■	C	O	B	■	R	■	■	■	■
■	P	A	T	E	■	M	U	R	E	■	■	■	■	■
P	I	L	E	R	■	U	L	I	T	E	■	■	■	■
■	C	E	L	A	■	R	E	N	E	■	■	■	■	■
C	■	P	A	L	■	R	A	S	■	M	■	■	■	■
A	D	■	S	A	■	A	U	■	C	E	■	■	■	■
R	I	F	■	T	I	L	B	U	R	Y	■	C	A	R
A	V	R	E	■	L	O	U	V	E	■	T	I	T	I
F	I	■	E	R	E	■	I	R	E	■	P	E	T	I
E	N	T	E	T	E	■	E	■	S	I	R	E	N	E

SOUS LE CIEL DE

Voici venu l'automne. Les feuilles revêtent les plus riches nuances, du jaune clair au rouille, du rouge flamme au rose-mauve. Il n'y a plus à redouter les foudroyants orages de l'été, avec accompagnement d'éclairs et de tonnerre. Le temps est si limpide que la montagne semble s'être rapprochée de nous et que ceux qui habitent au bord d'une rivière distinguent clairement tous les détails de ce qui se passe sur la rive opposée. C'est l'époque des longues randonnées solitaires avec, au retour, un substantiel goûter servi auprès d'un bon feu de cheminée. C'est peut-être à cette agréable perspective que songe la souriante jeune artiste, Cobina Wright. N'a-t-elle pas, en effet, endossé l'une de ces blouses tailleur, à la fois chaudes et confortables, qui conviennent si bien à l'automne et aux exercices en plein air ?

SEPTEMBRE

LES MAGAZINES QU'ELLE AIME?

. . . Bien sûr, car poser la question, c'est y répondre, comme on dit. Que le monsieur qui désire plaire à son épouse, à sa bonne amie, à sa soeur, à sa mère, bref, à toute femme de son entourage, que ce monsieur, disons-nous, retienne bien le "tuyau" que voici : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM sont le summum chez nous en ce genre de publication. Et de plus, ces magazines s'adressent tout aussi bien à l'homme qu'à la femme, de sorte que, en s'y abonnant soi-même ou en abonnant quelqu'un d'autre, on a l'assurance de faire une très bonne affaire. Le prix ? Il est désiroire : la modique somme de cinq dollars pour soixante-seize livraisons. Ce qu'on en retire ? Une mine inépuisable de renseignements de toutes sortes, un tas de romans, récits et nouvelles qui enjolivent l'existence, des conseils pratiques pour les dames, des notes encyclopédiques pour les messieurs, bref : un trésor de lectures pour toute la famille.

VOIR A L'INTERIEUR POUR COUPON D'ABONNEMENT

POIRIER, BESSETTE & CIE LIMITEE

975 - 985, RUE DE BULLION

MONTREAL 18, P.Q.